

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY.

PIERRE JOUGUET	La naissance d'Alexandrie	113
CHARLY CLERC	La plus belle heure de sa vie	135
AKHTAL	Panegyrique	149
ARMAND HOOG	I. — Trois esquisses de l'amour insatisfait	153
ANDREE LAFORGE	Poèmes	169
TEWFIK EL-HAKIM	IV. — Journal d'un Substitut de Campagne	172

— NOTES ET CRITIQUES —

Dr. SECRET :	La légende de Moulay Yacoub.
MARIE CAVADIA :	Sur la danse.
FRANÇOIS TALVA :	Un ami égyptien de Pierre Loti.
MOHAMMED ZULFICAR :	« Les amours de Sami ».
GASTON WIET :	« Egypte, terre du Nil ».

Visiter l'Égypte

*...c'est remonter aux sources
de la première civilisation
humaine.*

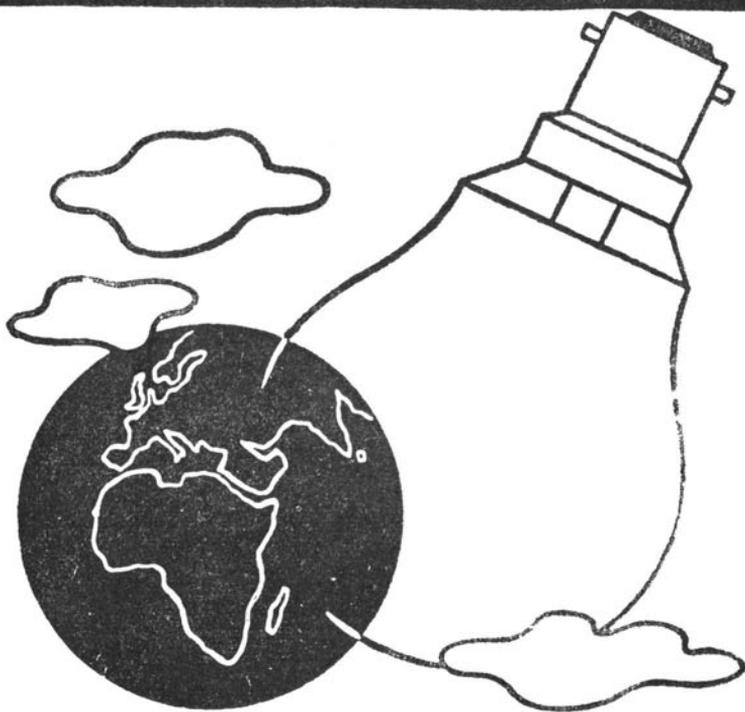


*...c'est retrouver dans un
monde rajeuni, un passé
toujours vivant.*



*...c'est admirer les vestiges
d'un art éternel dans le plus
beau des cadres.*

PHILIPS



éclaire MIEUX

consomme MOINS

dure LONGTEMPS

HABITEZ HELIOPOLIS

Cure de grand air
à la lisière du désert

Site le plus beau d'Egypte



NI POUSSIÈRE - NI MOUSTIQUES

Communications rapides avec le Caire

TOUS LES SPORTS



La Société d'Héliopolis dispose
d'appartements et villas qu'elle
loue à des conditions
très avantageuses



Pour tous renseignements s'adresser :

50 Boulevard Ibrahim Pacha — Le Caire — Téléph: 53865
ou à Héliopolis 28 Boulevard Abbas — Téléph 61298.

La Revue du Caire

LA NAISSANCE D'ALEXANDRIE

Supposons qu'au temps de la domination ptolémaïque, un étranger passant dans Alexandrie au centre même de la ville, dans l'endroit appelé le tétrapyle, qui, sans doute, était le carrefour formé par le croisement des voies principales, ait interrogé quelque Alexandrin sur la date de la fondation de la ville, j'imagine que celui-ci sans hésiter aurait répondu : « Le 25 de Tybi de la seconde année du dieu Alexandre ». Ce jour-là, on célébrait une fête dans toute la cité et nous en connaissons les principaux rites, rites populaires probablement très anciens, dans lesquels les prêtres n'étaient pour rien, ou tout au moins pour peu de chose. On portait des couronnes à la chapelle voisine de l'Agathodémon, c'est-à-dire du Serpent qui était le génie d'Alexandrie.

On laissait au repos et l'on couronnait de fleurs les bêtes de somme en gratitude de la peine prise par leurs ancêtres au temps de la construction de la ville, et chaque « boab », docile, disait-on, à un ordre d'Alexandre, et qui remontait au jour de la fondation, donnait à « l'habitant », c'est-à-dire au serpent familier, qui était le génie de chaque maison alexandrine un bol de farine lactée, mets apprécié non seulement des serpents, mais

aussi des hommes. Le bon peuple était persuadé qu'il ré-mémorait la naissance de la cité.

C'était là, je pense, une très ancienne tradition plus ancienne sans doute qu'Alexandrie elle-même. La fête était peut-être déjà célébrée dans le village indigène de Rhacotis, que la ville grecque devait plus tard englober ; car si le culte d'Agathodémon est un culte grec, le serpent appartient au *flok-lore* universel. Pourtant ces usages ne nous sont révélés que par un écrit d'époque tardive, écrit très lu et qui nous est parvenu en trois versions différentes. On l'attribuait à Callisthène, ce neveu d'Aristote, qui avait accompagné Alexandre à titre d'historiographe. Il était chargé, comme nous dirions aujourd'hui, du service de la propagande et il s'en acquittait fort bien. Pourtant quand, à Bactres, Alexandre voulut se faire traiter en roi oriental non seulement par les Perses, mais encore par les Macédoniens et les Grecs, en leur imposant le rite asiatique de la proscynèse ou prosternation devant sa personne, Callisthène, élève des philosophes, avait refusé de se conformer au désir royal et de faire un geste qui semblait aux Grecs élever son maître au rang des dieux. Devenu suspect et compromis plus tard dans la Conspiration des Pages, il fut traîné dans les fers à la suite de l'armée et finalement crucifié dans l'Inde. Le dieu Alexandre savait haïr !

Il va sans dire que l'ouvrage qui nous décrit la fête du 25 Tybi n'a rien à voir avec le neveu d'Aristote. Aussi le désigne-t-on sous le nom de Pseudo-Callisthène. C'est un fatras de récits et d'anecdotes, d'inspirations assez diverses, mais qui sont pour la plupart d'origine égyptienne et plus particulièrement alexandrine. Et c'est ce qui fait sa valeur. Composé en grande partie à Alexandrie, pour un public qui connaissait bien les monuments et les mœurs de la ville, il nous donne des renseignements précieux. Aussi ne douterons-nous pas de la réalité de la fête du 25 Tybi ni de l'exactitude des détails, et nous reviendrons à nos serpents.

Ce n'était pas seulement le peuple qui voyait dans le 25 Tybi, le jour anniversaire de la fondation de la ville. Il est probable que l'idée lui en avait été suggérée par le clergé d'un sanctuaire voisin, celui que l'on appelait l'herôon, et qui était consacré à Agathodémon. Chapelle très importante, certainement, même si nous

n'admettions pas avec la savante Lily Ross Taylor (1), qu'à ce génie était identifié ou uni celui d'Alexandre, et que l'hérôon de Pseudo-Callisthène était la chapelle consacrée au culte alexandrin du grand conquérant. En réalité si l'hérôon est voisin du tétrapyle, il ne devait pas être très éloigné du Sêma, auquel il était peut-être relié, et, si le culte d'Alexandre se célébrait, comme le veulent la plupart des critiques et, en particulier W. W. Tarn, au Sêma, il est naturel de croire qu'Alexandre ou son génie était d'une manière ou d'une autre associé à l'Agathodémon. Aussi cet hérôon resta longtemps très vénéré des Alexandrins.

Au milieu des guerres religieuses, qui déchiraient Alexandrie au IV^e siècle de notre ère, l'évêque arien Georges de Cappadoce, déjà haï des orthodoxes aussi bien que des païens, provoqua l'explosion de cette haine et son propre supplice pour avoir dit en passant devant le sanctuaire respecté : Jusques à quand ce sépulcre restera-t-il debout ? La crainte d'un tel sacrilège semble foudroyer les Alexandrins... quo audito velut fulmine multi perculti, dit Ammien Marcellin (XXII, 11,7).

Tout sanctuaire antique a ses traditions, son *hiéros logos*, qui sert à justifier son existence, à la légitimer aux yeux des dévots. Quand, au II^e siècle avant J.-C., un certain Maiistas, fils et petit-fils de prêtres égyptiens immigrés dans l'île, veut justifier à Délos la construction d'un temple du dieu Sarapis, sur un terrain, d'où des adversaires sans scrupules veulent le faire déguerpir, le dieu lui apparaît en rêve pour le rassurer, et le jour du procès, au moment où ils allaient plaider, la langue de ces impies fut miraculeusement paralysée. Le récit de ce prodige gravé sur une colonne de marbre, en prose et en vers, est un *hiéros logos* du sanctuaire retrouvé dans les fouilles de l'Ecole Française.

Le quatrième Ptolémée, celui qui fut appelé Philopator, avait une très grande piété pour Dionysos, dont

(1) Miss Lily Ross Taylor a exposé ses idées dans « Classical Philology » XXII, p. 163 et suivantes; XXV, p. 375 et suivantes et dans « Journal of Hellenic Studies », XLVII, p. 53 et suivantes. Elle est combattue par W. W. Tarn, *ibid.*, XLVIII, p. 206 et suivantes. Voir Elizabeth Visser, *Gotter und Kulte im ptolemaischem alexandrien*, Amsterdam 1938, p. 7.

il se croyait une incarnation. Il est probable qu'il suivait une mode qu'il contribuait à confirmer. Sous son règne les chapelles de Dionysos ont pullulé en Egypte. L'art alexandrin d'ailleurs est riche d'inspirations dionysiaques. Mais une autorité même pieuse, si elle est soucieuse du bon ordre, sait qu'une floraison désordonnée de dévotions trop passionnées peut susciter des troubles graves, et un édit du roi Philopator, que nous avons conservé, dispose que tous ceux qui pratiquent les mystères de Dionysos en Egypte, doivent faire leur déclaration à un certain Aristobule, haut fonctionnaire de la bureaucratie alexandrine, justifier jusqu'à la troisième génération ascendante la tradition de leur culte, et remettre leur *hiéros logos*, écrit sur un rouleau de papyrus et scellé.

L'héron de l'Agathodémon avait aussi son *hiéros logos* et le Pseudo-Callisthène nous le donne. Il tend à rattacher et le sanctuaire de l'Agathodémon et la fête du 25 Tybí au jour de la fondation de la ville. Alexandre, nous dit-il, a commencé à construire ce quartier que l'on appelle la plaine du milieu (*meson pedion*) et le tétrapyle. Les ouvriers étaient au travail, quand parut un serpent d'une grandeur monstrueuse, qui les mit en fuite. Le roi ordonna de capturer la bête mystérieuse, quand elle reparaitrait le lendemain. Mais les ouvriers ne surent que la tuer. Alexandre la fit inhumer en cet endroit et éleva l'héron, qui était son tombeau. Quelques lignes plus bas, après nous avoir averti qu'Alexandre avait prévu la division de la ville en cinq districts et nous avoir donné une explication ridicule des cinq lettres qui les désignent, Pseudo-Callisthène nous expose un autre *hiéros logos* d'une couleur aussi nettement égyptienne que le rite de la purée. Tandis qu'on creusait le sol on trouva — comme il arrive souvent en Egypte — les restes de monuments plus anciens et, à l'exemple des pharaons, ses prédécesseurs, Alexandre dut se servir de ces blocs pour les constructions nouvelles. De dessous une architrave, que l'on venait de soulever, on vit s'échapper des serpents, qui se réfugièrent dans les maisons déjà construites. Voilà qui explique admirablement le culte domestique du serpent familier.

Ces pauvres légendes ne sont pas sans importance : elles appuient toute une chronologie qui a traversé les siècles. N'est-il pas étrange que lorsque nous cherchons

la date de la fondation d'Alexandrie dans les historiens anciens nous nous trouvons en présence de deux traditions contradictoires. L'une qui, par Arrien, remonte aux mémoires du Roi Ptolémée I Soter, témoin oculaire, et qui met la fondation d'Alexandrie avant l'expédition à l'oasis d'Ammon, l'autre qui remonte à ce Clitarque, l'Alexandrin, qui écrivait à peu près en même temps que le roi. Celle-ci place l'événement au retour du pèlerinage au grand sanctuaire Libyque. De ces deux chronologies, la plus vraisemblable est celle qui s'autorise de Ptolémée. Si Clitarque a choisi l'autre, c'est qu'elle s'accordait avec la doctrine tendancieuse des temples alexandrins. Rattacher la fête du 25 Tybi au jour anniversaire de la fondation de la ville, c'est mettre cette fondation au printemps (en 331, le 25 Tybi du calendrier égyptien correspond au 7 Avril), c'est-à-dire tout près du moment où Alexandre quittait l'Egypte, car il a bien fallu cinq mois pour, qu'après avoir séjourné en Palestine et en Syrie, il ait atteint le Tigre le 20 Septembre, date assurée par une éclipse de lune mentionnée chez Arrien et Plutarque. Dans le système des prêtres, Alexandrie n'avait pu être fondée qu'au retour de l'Oasis, où il n'a pas eu le temps d'aller entre Avril et Septembre. C'est d'ailleurs un système bien lié, flatteur à la fois pour l'amour propre alexandrin et la piété nationale des Egyptiens, car il avait l'avantage de concorder avec le calendrier des fêtes alexandrines et il attribuait la création de la ville à un Alexandre consacré fils d'Amon par les prêtres de l'oasis. Ne retrouvons-nous pas dans tout cela les éléments d'une histoire mystique d'Alexandrie ? Le prestige religieux de cette histoire s'imposait à Clitarque et accréditait pour des siècles une fausse chronologie, dans le temps même où les mémoires de Ptolémée établissaient la véritable. Pareillement Lucain, Dion Chrysostome et Claudien s'attachaient à l'explication mythique de l'inondation du Nil, alors qu'Eratosthène, et même dans une certaine mesure les géographes ioniens, avaient au moins entrevu la solution du problème.

Ainsi le souvenir du jour de la fondation était enveloppé, dans Alexandrie, d'une nuée de légendes, et qui seraient bien instructives pour nous, si nous les avions conservées, plus instructives encore, si nous avions conservé avec elles le procès-verbal du creusement de la

première tranchée, de la pose de la première pierre. Ce procès-verbal a dû exister et il devait être résumé dans ces fameuses éphémérides royales, journal officiel des actes du roi, rédigé par son illustre secrétaire, Eumène de Cardia et édité par Diodote d'Erythrées ; mais de ce journal nous n'avons que quelques émouvants extraits dans Arrien et dans Plutarque, où sont notés les événements des derniers jours du héros ; rien ou presque rien d'autre n'a subsisté. Aurait-il retenu cette anecdote, qui traîne un peu partout et qu'il me faut bien rappeler ? Quand les architectes voulurent tracer sur le sol, selon les indications même du roi, l'enceinte de la ville, la craie vint à manquer. Un ouvrier imagina de rassembler toutes les rations de farine que les soldats portaient dans leur musette et de la répandre sur le sol aux endroits désignés. Certains ajoutent que les oiseaux vinrent en multitude pour manger cette farine et les devins consultés, en particulier le fameux Aristandre de Telmesse, déclarèrent que cet heureux présage signifiait que la ville serait propère et nourrirait des foules d'humains. Quinte-Curce — dont la réputation n'est pourtant pas excellente — aurait-il conservé le noyau de vérité autour duquel se seraient cristallisées ces légendes, quand il dit simplement que c'était une coutume macédonienne, *ut Macedonum mos est*, de marquer l'emplacement de l'enceinte avec de la farine ? Un des rites égyptiens de fondation des temples consistait bien à répandre des grains de blé.

On aimerait sans doute mieux connaître que par ces traditions souvent suspectes ce qui s'est passé dans ce premier jour où Dinocratès de Rhodes, un des grands architectes de ce temps, traçait sur le sol le dessin de la ville, sur un plan en damier, selon les principes d'urbanisme appliqués par Hippodamos de Milet au Pirée et à Rhodes. Mais quand même nous aurions pu raconter cette journée par le menu, nous n'aurions pas décrit la naissance d'Alexandrie. Une ville ne se fait pas en un jour ; pour qu'elle ait achevé de naître, il faut qu'elle ait acquis tous ses organes, ceux qui lui permettront de jouer son rôle et de manifester son esprit. Alexandrie, conçue par Alexandre, n'est arrivée à cet état de formation complète qu'au temps du premier Ptolémée. Il serait surprenant qu'au cours de ces années mouvementées elle n'ait pas subi l'influence des événements qui transformaient

le monde et qu'elle n'ait pas reçu successivement la marque de ses deux fondateurs. C'est eux qui lui ont donné son âme et c'est à leurs intentions qu'il faut remonter si l'on veut comprendre le caractère de la naissante cité.

Quelle était donc la pensée d'Alexandre quand au mois de Janvier 331, avec la petite armée qui devait l'accompagner dans l'aventure de l'oasis, il campait sur l'étroit lido, qui sépare le Maréotis de la mer, peut-être au milieu des hameaux égyptiens sur lesquels il allait édifier sa ville ; car le Pseudo-Callisthène, outre Rhacotis, en nomme quinze, et ce renseignement n'est peut-être pas tout à fait à dédaigner.

Les historiens qui ont le plus étudié Alexandre — et Dieu sait si dans ces dernières années, il a été étudié ! — sont généralement d'accord pour admettre qu'il n'a pas conçu à l'avance et d'un seul coup tous ses projets : il les a modifiés, comme il s'est modifié lui-même, au contact des faits. Son œuvre, à laquelle il n'a pu travailler qu'en courant, se transforme à mesure qu'elle s'édifie ; ses desseins naissent les uns des autres. Car si Alexandre était de ceux qui « savent comme on fonde », c'est qu'à chacune de ses victoires, il savait faire produire tous ses effets. Il y aura donc des improvisations dans l'œuvre d'Alexandre et la fondation d'Alexandrie, justement, est une de ces improvisations. C'est l'impression que donnent toutes les sources, les plus légendaires comme les plus sûres et les plus sobres. Arrien nous le représente partant de Memphis. Il y avait sacrifié aux dieux locaux — comme Apis — et célébré aussi des jeux à la mode hellénique, et qui avaient attiré les plus grands artistes du monde grec. Ce n'avait été qu'un court repos ; il avait vite fallu reprendre la tâche conquérante, et comme il avait parcouru, quelques mois plus tôt, la frontière orientale du Delta, en remontant la branche Pélusiaque, il descendait maintenant, à l'Ouest, la branche Canopique. De Péluse à Canope, c'était d'ailleurs le seul chemin possible, et pour prendre possession de son Empire, il devait en parcourir les routes et les contours. Il était accompagné des hypaspistes, son infanterie légère, à la courte tunique, au petit bouclier échancré, au large chapeau de feutre, — des archers, des incomparables javelotiers recrutés dans la peuplade thrace des Agrianes. Pour

cavalerie il avait l'escadron de la Garde, environ 200 chevaux, sous le commandement de Cleitos, fils de Dropidès. C'était une petite troupe, on le voit, celle qu'il voulait conduire à l'oasis d'Ammon. En arrivant à Canope, on quitte le fleuve et l'on va s'embarquer sur le lac ; la flottille fait le tour, comme si le roi voulait explorer les lieux. On prend terre près de Rhacotis. Alexandre admire la situation et décide d'y fonder une ville qui portera son nom. Ainsi sans doute s'exprime pour nous Ptolémée, à travers Arrien.

Une tradition, rapportée notamment par Plutarque, veut qu'Alexandre apercevant l'îlot de Pharos, se soit souvenu d'Homère. Ce descendant d'Achille était grand lecteur de l'Iliade. Il en avait dans son bagage un exemplaire enfermé dans un coffret précieux et qui provenait du butin d'Issos.

On appelait ce manuscrit l'Iliade de la cassette. Il faut se souvenir que la royauté macédonienne, au milieu des Républiques grecques, avait quelque chose d'archaïque, ou, pour mieux dire, d'achéen. Un prince comme Alexandre était plus apparenté aux héros d'Homère, aux Achille, aux Hector, dont il savait admirer et imiter les manières rudes et seigneuriales, la courtoisie chevaleresque — qu'à un démagogue athénien, auquel ces sentiments étaient, à l'ordinaire, assez étrangers. Comment nous étonner qu'un vieillard — Homère lui-même — lui soit apparu en songe pour lui réciter ces vers de l'Odyssée :

Puis il y a une île au milieu des flots de la mer, en avant de l'Égypte : on l'appelle Pharos.

L'esprit d'Alexandre se mouvait si naturellement et avec tant d'ardeur dans le monde de la légende, qu'on est bien tenté de croire Plutarque, malgré le silence d'Arrien. Mais Arrien lui-même n'emploie-t-il pas le mot qui revient toujours sous sa plume, quand il s'agit de noter une inspiration subite et surnaturelle d'Alexandrie ? *Le désir le prit*, nous dit-il, d'entreprendre la création d'une ville qui porterait son nom. Ainsi l'histoire la plus sévère elle-même enveloppe de merveilleux la naissance d'Alexandrie.

Certes il est possible qu'il y ait quelque exagération dans tous ces récits. Alexandre, qui avait tout un corps de *bématistes*, chargés de mesurer les étapes, était sans

doute averti de la configuration de la côte avant de l'avoir atteinte ; mais il est certain qu'elle le frappa fortement quand il la vit. Il saisit la possibilité d'unir l'île au continent par une digue et d'avoir un de ces grands ports à double bassin, comme les Grecs aimaient alors à les construire. Tel était le port de Syracuse avec l'île d'Ortygie. Alexandre le connaissait par oui-dire. Pour prendre Tyr, il avait lui-même réjoint l'îlot et le faubourg continental par une jetée.

Ce qu'Alexandre allait faire ici était quelque chose de tout nouveau pour l'Égypte. Ce n'est pas que l'Égypte manquât de ports : elle avait Péluse ; elle avait Canope ; depuis le VII^e Siècle, elle avait le port grec de Naucratis ; mais Naucratis était sur le fleuve, loin de la mer ; Canope et Péluse à l'embouchure des deux branches extrêmes du Delta. Nous n'avons aucune donnée sur l'aménagement de ces grandes places de commerce. Mais à cette date, on se la représentera plutôt à l'image de la moderne Rosette, alignant ses vaisseaux au rivage du fleuve, assez loin de la barre et des remous de la mer.

Était-ce la première fois que cette côte d'Alexandrie, encombrée pourtant de récifs, avait connu un port en eau profonde ? C'est la question que posent les beaux travaux de l'ingénieur Jondet. Autour de l'îlot du phare, il a découvert les restes d'un vaste port engloutis par suite de l'affaissement du sol. Mais ces ruines toujours noyées sont d'une interprétation bien difficile. Tandis que certains savants, comme M. Lehmann-Hartleben, imaginent que ce sont les vestiges d'un établissement maritime qui ne devrait pas être daté plus haut que le temps du Bas-Empire, et pareil à ces grands ports que l'on voit représentés sur les mosaïques et les monnaies de l'époque ; d'autres, Jondet lui-même, Raymond Weill, qui a lancé l'idée, Sir Arthur Evans les tiennent, sans hésiter, pour les quais d'un port minoen, rappelant la thassalocratie de Minos, soit à la fin du Moyen Empire Égyptien, soit au temps du nouvel Empire, à l'époque de la puissance de Cnossos. Quoi qu'il en soit, cette histoire crétoise était complètement oubliée au siècle d'Alexandre le Grand.

J'ai parlé de Tyr. Conquête par Alexandre, elle a sans doute laissé dans son souvenir une image qui n'a pas été sans effet sur son entreprise ni sur le choix du

site, pour le grand port qu'il voulait créer. C'est ce qu'a très bien vu M. van Groningen : (1) le savant professeur de Leyde a écrit sur la fondation d'Alexandrie quelques pages suggestives, auxquelles j'ai déjà beaucoup emprunté. Alexandre avait détruit la grande ville phénicienne, mais avant de la détruire, il avait dû, après un long siège, l'emporter dans un dernier et sanglant assaut. Au cours des trois ans de campagne, qui l'avaient mené de la Victoire du Granique à celle d'Issos, et de celle d'Issos à la conquête de la Phénicie et de l'Égypte, il avait compris quelle puissance ce port insulaire, cette citadelle formidable émergeant des eaux, avait donné aux flottes de Darius, et il savait combien il avait redouté l'hégémonie maritime, que, grâce aux Phéniciens, le roi de Perse avait pour un temps exercée. Justement au moment où il procédait à la construction de sa ville, son amiral Hégélochos venait de lui apprendre la défaite des derniers ennemis qui tenaient la mer. Il pouvait envisager sa future anabase au cœur de l'Asie avec plus de quiétude. Mais un fort maritime, pareil à celui de Tyr, à la pointe occidentale du Delta, surveillant le golfe profond de la Méditerranée orientale lui garderait, à lui maître de l'Égypte et de l'Asie mineure, la domination des eaux. Les considérations stratégiques s'imposaient ainsi au génie militaire du conquérant, par les progrès même de la conquête.

Alors que Tyr faisait partie de l'Empire de Perse, elle n'avait d'établissement maritime que sur l'îlot. Pour s'en emparer, Alexandre avait dû construire une digue qui, partant du faubourg situé sur le rivage, allait rejoindre l'îlot. Ainsi transformée, Tyr préfigure exactement Alexandrie, construite sur la côte en forme de chlamyde macédonienne, mais que l'heptastade liait à l'îlot de Pharos fortifié, et sur lequel s'élèvera plus tard le phare. Léon Heuzey nous a expliqué ce qu'était une chlamyde macédonienne. L'étoffe quadrangulaire qui forme ce vêtement a, chez les Macédoniens, le bord inférieur arrondi. Ainsi s'éclaire un trait de la description de Strabon. la plus complète et la plus sûre.

(1) B. A. van Groningen, « A propos de la fondation d'Alexandrie » dans « Racolta di scritti in onore di Giacomo Lombroso » (1844-1925) Milano 1925 p. 200-211.

Evidemment les préoccupations d'ordre militaire ne furent pas les seules à guider Alexandre. Sans doute nous ne croirons pas qu'il eût deviné, d'un seul coup d'œil, tous les avantages de la position, tels qu'ils ont pu se révéler dans la suite. Mais il avait certainement compris quelle serait l'importance commerciale d'Alexandrie. Il connaissait l'histoire de Naucratis, qu'il s'était bien gardé de supprimer, mais que la ville nouvelle allait éclipser — porte plus grandiose et plus accessible de la Méditerranée sur l'Égypte, par où pourraient lui venir toutes les denrées et toutes les idées du monde hellénique, porte de l'Égypte sur l'Égée, par où le Nil distribuerait au monde tous les produits de sa vallée et tous ceux que les routes désertiques et le vieux canal de Néchao, lui amèneraient de l'Extrême-Orient, par la mer rouge et l'Océan Indien, ouvert bientôt de nouveau aux flottes occidentales, par l'expédition de Néarque. A l'heure où nous sommes, les conquêtes d'Alexandre embrassaient la mer Égée, qui étant le centre de l'Empire était le centre du monde.

J'aurais honte dans la *Revue du Caire* d'insister plus longtemps sur des considérations si connues. Pourtant si nous nous en tenions là nous aurions une idée bien incomplète d'Alexandrie, telle qu'Alexandre l'avait conçue, parce que nous aurions une idée bien imparfaite d'Alexandre lui-même. Alexandre n'est pas de ces héros, chez qui tout s'explique par la froide raison. Il y a chez lui quelque chose d'irrationnel, et qui se traduit par une certaine exaltation passionnée presque mystique, troublante pour les historiens de sens rassis, portés à y voir, selon leurs dispositions, une attitude politique destinée à impressionner les peuples ou le germe d'une dangereuse folie. Des rhéteurs anciens parlaient déjà du fou Alexandre ; mais ils ont mal compris (un certain rationalisme grec comprenait mal) qu'une telle ardeur pût s'accorder avec la plus grande lucidité de l'esprit, dont elle aiguise parfois les facultés intuitives, tandis qu'elle enflamme cette énergie intime, « qui fait l'homme vraiment homme, cette vertu, *arété*, disaient les Grecs qui n'est pas seulement pour le héros la maîtresse de ses actes, mais la source même de son pouvoir ». Alexandre ne tenait pas seulement de son père Philippe, qui d'ailleurs n'était pas exempt de passions violentes : il avait pour mère la superbe et terrible Olympias, princesse à demi barbare de

la sauvage Epire, initiée aux cultes orgiastiques des Cabires, d'Orphée et de Dionysos et qui, véritable bacchante, aimait à s'entourer de serpents familiers. Il y avait comme une fièvre religieuse dans sa manière de concevoir sa personne et sa mission : descendant d'Héraklès et d'Achille, il se sentait de race divine.

Cette conviction ne se manifeste pas tout d'abord dans sa politique. Elle garde même une certaine modération tant qu'il reste dans l'atmosphère du monde hellénique : les héros grecs, durant leur vie terrestre, ne s'élèvent au dessus des hommes que par des exploits humains. Or ce qui animait Alexandre au moment où il quittait la Macédoine pour l'Asie, avec sa petite armée de 30.000 hommes, c'était une idée hellénique. Confuse chez le commun des Hellènes, rejetée par les démagogues attachés aux luttes de partis et aux rivalités de cités, qui leur apparaissaient, les unes et les autres, comme le signe et la garantie de la liberté — qu'on se rappelle l'esprit du traité d'Antalcidas — c'est pourtant l'idée que Philippe a fait accepter à la Ligue de Corinthe. Chef de la Ligue, Alexandre allait mener la guerre de représailles contre l'ennemi héréditaire, contre le grand Roi. Elle s'imposait à la Macédoine parce que la Macédoine avait l'hégémonie de la Grèce. Conquérir l'Asie Mineure, ne fût-ce pas même jusqu'à l'Halys, c'est délivrer les villes grecques d'Asie du joug perse. C'est la tâche glorieuse qu'Athènes au Vème siècle a, pour un moment réussie, et qu'Agésilas a tenté au nom de Sparte. D'un cœur enthousiaste, dévot d'Homère et de l'Hellénisme, Alexandre acceptait sa tâche, et sans doute déjà ne lui suffisait-elle pas, car il pensait bien aussi conquérir l'Empire pour le roi de Macédoine. Mais que serait cet Empire ? il ne le concevait sans doute pas clairement. C'est au contact de l'Orient qu'il devait l'apprendre.

A Tyr il pénètre décidément et pour la première fois au cœur d'une civilisation orientale. Mais sa querelle avec Tyr fut une querelle inexpiable ! Tyr n'avait pas voulu lui ouvrir le sanctuaire de son Melgart — Héraklès aux yeux d'Alexandre, Heraklès, son ancêtre, dont il aurait pris la main, selon le rite, pour recevoir l'investiture royale de Tyr. Tyr résista ! C'est pourquoi elle fut détruite, et de même Gaza. On y vit des scènes atroces !

En Egypte, au contraire, il entra pacifiquement sur

le domaine de la plus vieille monarchie de droit divin. Il y était venu pour les motifs les plus sages, et du même ordre que ceux qui l'avaient porté à la conquête de l'Asie Mineure, puis de la Syrie. Avant de s'enfoncer dans l'Empire Perse, dont il avait senti la faiblesse à la bataille du Granique il devait assurer ses bases et protéger sa sécurité contre les Grecs, sourdement hostiles, et qui auraient pu tenter de combiner leurs efforts avec ceux des satrapes, peut-être ceux des anciens dynasties nationaux dont le prestige pouvait encore être grand dans le Delta. Ne seraient-ils pas ainsi à nouveau devenus les maîtres de la mer ? En occupant l'Égypte, Alexandre, enfin, leur enlevait leur dernier marché de céréales, puisqu'il tenait déjà l'Hellespont. Mais cette lucidité politique ne l'empêchait pas d'être séduit par le prestige de cet antique pays du Nil. Mazacès, le gouverneur Perse, n'avait pas tenté la moindre résistance. Alexandre acclamé comme un pharaon, comme un nouveau Sésostris, s'avance triomphalement jusqu'à Memphis. Tout se soumet, et il se soumet lui-même aux dieux du pays. S'il ne faut certainement pas croire à la fable du sacre, inventée par le Pseudo-Callisthène, il n'en a pas moins reçu les noms du protocole royal. A Memphis, il sacrifie à l'Apis et aux autres dieux. Peut-être est-il admis en roi dans les sanctuaires ; il voit, il se fait expliquer les scènes mystiques dont la reproduction sculptée couvre les parois saintes. Ne devons-nous pas croire que ces impressions ont agi sur ses conceptions politiques, quand il jetait les fondements d'Alexandrie et organisait son royaume égyptien ?

On l'a cru, et, dans cette voie, on est même allé très loin. Un professeur de l'Université allemande de Prague, M. Victor Ehrenberg (1), dans un mémoire des plus savants et des plus sagaces, nous a exposé comment Alexandre, à Memphis, jetant les yeux sur l'œuvre étonnante qu'il venait d'accomplir, sur cette mer Egée encerclée par ses conquêtes, sur le trône des pharaons qui était maintenant le sien et par le droit de la lance et par le consentement des peuples, conçut l'idée de ce que M. Ehrenberg appelle le premier Empire égéo-égyptien, en opposition avec

(1) Victor Ehrenberg, « Alexander und Aegypten », Beihefte zum Alten Orient, Heft. 7 (1926),

l'Empire asiatique, qu'il fondera plus tard : un premier Empire dont Alexandrie serait la capitale et Alexandre le roi-dieu, consacré par l'Amon Libyen, qui, pour les égyptiens est identique à l'Amon de Thèbes et pour les Hellènes, depuis les temps lointains où il avait pris contact avec Cyrène est un Zeus, aussi puissant et écouté que le Zeus de Dodone ou l'Apollon Delphien. Amon proclamé père du roi serait devenu le patron de l'Empire : Alexandrie capitale aurait été sans doute une cité grecque, parce qu'Alexandre, même dans les moments où il a été le plus séduit par l'Orient n'a jamais pensé qu'une autre civilisation que la civilisation hellénique dût et pût faire l'unité de son Empire ; mais elle aurait admis, à côté des Grecs, des communautés orientales, juives et surtout égyptiennes. Ne voit-on pas, selon Arrien, le roi lui-même indiquer les temples qu'il faudra construire ? Et auprès des sanctuaires des dieux grecs, il fait une place à l'Égyptienne Isis ? Ainsi il inaugurerait cette politique de fusion des races, qui fut le rêve à demi-réalisé de son génèreux génie. On voit comment dans cette puissante synthèse, s'incorporent et s'interprètent les grands faits qui ont marqué le séjour d'Alexandre en Égypte, la paradoxale expédition à l'Oasis et la fondation même d'Alexandrie !

Une pareille doctrine appellerait sans doute quelques réserves. Sommes-nous bien sûrs, par exemple, du rôle que M. Victor Ehrenberg assigne à Amon. Sans doute quand Alexandre partait pour l'oasis — à l'exemple de son ancêtre Heraklès, — il était préoccupé de son origine divine. Il était préparé à entendre le grand-prêtre le saluer selon l'usage comme un roi d'Égypte, fils du Dieu. Mais est-ce bien cette considération qu'il est allé chercher à Siouah ? Il est difficile de dire ce qui s'est passé au moment de la consultation de l'oracle. Le récit du témoin oculaire Callisthène nous est transmis écourté par Strabon. La plupart des autres historiens semblent avoir été influencé par Clitarque, dont nous avons noté les tendances alexandrines : on peut douter qu'Alexandre ait posé au dieu une question sur sa naissance, et même si cette question a été posée ce ne serait qu'indirectement, par un détour comme si le roi voulait savoir seulement s'il avait bien puni tous les meurtriers de son père Philippe. On a tant écrit sur cet épisode, que pour traiter

complètement le problème, il faudrait démesurément allonger cette étude. A vrai dire le salut du prêtre suffisait, semble-t-il, à Alexandre pour fonder sa conviction. Mais de cette conviction il ne tirera pas immédiatement parti. S'il a voulu, comme on le dit, faire jouer à l'Amon Libyen le rôle qui avait été autrefois celui de l'Amon de Thèbes, parce que pour les Grecs, et pour lui-même Alexandre, Amon n'est autre que Zeus, cette intention ne se manifeste pas clairement. Le culte d'Amon précisément a laissé peu de souvenir dans Alexandrie et la seule divinité égyptienne dont le héros semble se soucier, quand il crée sa ville, c'est Isis, ce n'est pas Amon.

Il y a cependant une vue très juste dans la théorie de M. Ehrenberg, car elle a le mérite de nous faire sentir le génie constructeur d'Alexandre, sa manière prudente de n'approcher du but qu'en assurant tous ses pas, son habileté à ne rien fonder qui ne puisse à la fois se suffire à soi-même et s'encadrer dans l'ensemble d'un Empire, qu'il concevait de plus en plus grandiose à mesure qu'il en poursuivait la construction. Ce royaume Egyptien qu'il organisait pour lui, Alexandre, en lui donnant la faculté d'avoir sa vie indépendante, en le liant toutefois davantage précisément par le port d'Alexandrie, avec les territoires qu'il avait déjà conquis, ne le détourne pas de son dessein, affirmé à Tyr dans les négociations avec le roi de Perse, de s'asseoir sur le trône d'Asie. Pour le duel décisif, les armées de Darius l'attendaient dans la plaine d'Arbèles.



Or en quittant l'Egypte, Alexandre sortait du cercle des idées égyptiennes et marchait vers un monde et des projets nouveaux. Des peuples orientaux, ce sont maintenant les Perses qui l'occupent. Il n'oublie pas son père Zeus-Amon, puisqu'il voudra que son tombeau soit à l'Oasis, et les Macédoniens sourdement opposés à ces prétentions divines ne l'oublent pas non plus, comme le montrent leurs sarcasmes, lors de la mutinerie d'Opis. Mais la conquête déplace le centre de l'Empire : il n'est plus dans l'Egée, mais sur le continent asiatique : Babylone semble destinée à devenir la capitale, ce qui ne laissait pas d'être menaçant pour la gloire d'Alexan-

drie. Les ports d'un Empire asiatique sur l'Egée, ce sont naturellement Tyr ou les villes de la côte syrienne, comme le montrera plus tard Seleucie de l'Oonte, ce sont les villes grecques maritimes de la côte d'Asie-Mineure, avant que leurs bassins ne fussent ensablés. Ainsi Alexandrie risquait de tomber au second rang !

Pourtant Alexandre ne négligeait pas sa ville ; il en avait confié la construction à Cléomène de Naucratis, personnage décrié, à tort sans doute, et certainement habile. Il l'avait laissé à la tête de l'administration financière, où pour toutes sortes de raisons et en particulier parce qu'au moment où l'Egypte abandonnait l'économie naturelle il fallait un administrateur habitué au manie- ment de la monnaie. Mais Cléomène, peu à peu, était devenu un véritable Satrape. On voit par les *Economiques* faussement attribuées à Aristote, qu'il eut la mission délicate de faire accepter à Canope le transfert de son marché dans la ville nouvelle. Canope se consola avec les miracles de son Sarapis, et la gloire louche d'être un des lieux de plaisir les plus fréquentés du monde. Les romains s'en souviendront, et particulièrement l'empereur Hadrien, qui avait voyagé en Egypte quand il construisit le Canope de sa villa de Tivoli. Quant à Alexandrie elle eût joué un rôle militaire important, prélude d'une nouvelle prépon- dérance commerciale, si Alexandre avait vécu. Nous tou- chons ici à la question controversée des derniers projets d'Alexandre consignés dans des mémoires, qui furent lus à l'armée après la mort du roi, et que Diodore nous a ré- sumés. On en a vigoureusement contesté l'existence. J'avoue que je ne vois pas de raisons bien rigoureuses de suspecter leur authenticité. Alexandre avait fixé les bornes orien- tales de son Empire à la vallée de l'Indus. Son dessein était maintenant de conquérir l'occident, de s'attaquer à Carthage, à la Grande Grèce, où avant Pyrrhus, il se serait peut-être heurté à la puissance naissante de Rome. Au milieu des ambassadeurs qui se pressaient à Babylone, il y avait des envoyés du Sénat romain. Douterons-nous que ce descendant d'Achille et d'Héraklès, ce fils de Zeus, qui venait de demander les honneurs divins aux cités de la Grèce, eût hésité devant l'idée d'un Empire Universel ? Alexandrie eût alors servi de base et d'arsenal à l'armée et à la flotte, puis, l'occident annexé, elle eût par sa po- sition à l'ouest du Delta, assuré les liens commerciaux de

la vallée du Nil et de l'Extrême-Orient avec la partie occidentale du nouvel Empire. La fièvre qui le 23 Juin 323 terrassa l'invincible anéantit ces vastes desseins.



L'Empire macédonien se morcellera donc avant qu'Alexandrie n'ait achevé de naître, et ce morcellement la ramènera à ses premiers destins, du moins tels ou à peu près tels que les a rêvés notre collègue de Prague. C'est sous le premier Ptolémée qu'Alexandrie deviendra ou tout au moins voudra devenir la capitale d'un Empire égypto-égéen. Le culte impérial ne sera pas celui d'Amon, mais celui d'Alexandre lui-même, dont le Mausolée est au cœur de la ville, non loin de ce tétrapyle et de cet Héron dont nous avons parlé en commençant. Moins étendu que le premier Empire égypto-égéen au sens de M. Victor Ehrenberg, il ne comprend pas la Macédoine ; ni toute la Grèce, ni toutes les côtes, ni toutes les îles n'en font patrie ; il est, si l'on peut dire, perpétuellement en formation, et son expansion tantôt largement conquérante, tantôt plus restreinte, est gênée par de puissantes rivales, Cassandreia, puis Antigoneia, puis Antioche, et parfois Pergame ! Mais tant que les premiers Ptolémées pourront maintenir, contre la Macédoine et les Séleucides, la prépondérance de l'Égypte, Alexandrie restera la première ville du monde. En ce temps c'est-à-dire vers la fin du IV^e et au début du III^e siècle, Alexandrie est véritablement née.

Elève d'Alexandre, Ptolémée I Soter organise à peu près l'Égypte, comme son maître l'avait projeté. Patron de l'hellénisme, il fait d'Alexandrie une cité grecque, avec ses magistrats, ses assemblées, ses tribunaux, son corps de citoyens. De toutes parts du monde méditerranéen, les habitants affluent dans la ville : les rois confèrent ou plutôt font conférer (car il semble que pour les naturalisations, il faille un décret de la ville), le droit de cité aux soldats de leur armée, grecs où même parfois d'autre origine. Pourtant pour maintenir la race plus pure dans ce foyer d'hellénisme, les unions légitimes entre les Alexandrins et les autochtones sont interdites. La même règle s'applique à Ptolemaïs, l'Alexandrie du Saïd, fondée

par Ptolémée lui-même. Cette prudente mesure n'est pas un obstacle aussi insurmontable qu'on le pourrait croire à l'union nécessaire entre les diverses sociétés qui habitent l'Égypte. Le droit de mariage, — l'épigamia, — est consacré entre les Égyptiens et les Grecs, très nombreux, répandus en Égypte, et qui n'appartiennent pas aux deux cités, et ces familles hellènes ou hellénisées de la province peuvent s'allier avec la bourgeoisie citadine. Par là quelque chose du tempérament de l'Égypte s'insinuait jusque dans ces villes qui voulaient pourtant rester essentiellement grecques.

Cité grecque, Alexandrie est aussi une ville royale et Ptolémée Soter, comme le dit la fameuse stèle du satrape, a quitté Memphis pour résider à Rhacotis. Ce double caractère de république à la mode hellène et de résidence du Roi macédonien n'est pas sans provoquer un intime conflit. Les pouvoirs de la commune grecque sont sans cesse limités par les fonctionnaires du palais. Celui-ci forme une ville dans la ville. Au cours du III^e ou du II^e siècle la commune grecque d'Alexandrie perdra son Sénat — c'est du moins une hypothèse assez vraisemblable. L'assemblée du peuple qui n'a peut-être jamais été supprimée, prend à la fin de la période ptolémaïque une allure tumultueuse, qui tient à la faiblesse de la dynastie, et l'on voit la population alexandrine faire et défaire les rois. Mais c'est là ce que n'eussent jamais souffert ni Alexandre ni les premiers Ptolémée, qui, sans doute, trouvaient dans le Sénat à la fois la garantie d'une autonomie indispensable à une ville grecque et l'organe modérateur des entraînements démocratiques. Mais même au temps de ce sage compromis entre les pouvoirs royaux et les libertés républicaines, c'est la cour qui donne le ton. Si la Bibliothèque du Sérapeum dépend peut-être du Sacerdote de ce sanctuaire, dont les rapports avec la commune grecque et le Palais sont inconnus, le Musée et la Grande Bibliothèque sont des institutions royales, et qui ont fait la gloire originale d'Alexandrie. Car c'est à elles que l'on doit le magnifique développement des lettres et des arts, et le développement plus magnifique encore des sciences : l'astronomie avec Aristarque de Samos, Conon et le grand Hipparque, de la géographie mathématique avec Eratosthène, de la mathématique avec Euclide, Conon, Archimède, né à Syracuse, mais qui enseigna quelque

temps dans Alexandrie, et qui poussa l'audace inventive jusqu'au seuil du calcul intégral. Quel sommet n'eût pas atteint, par Alexandrie, placée aux sources mêmes de tant de vieilles expériences de l'Orient, le lumineux génie de la Grèce, si le monde antique n'avait pas oublié trop tôt ses leçons !

Fidèle à la pensée humaine d'Alexandre — et en écrivant cette épithète « humaine » je songe à l'importance qu'attribue au règne et aux conceptions d'Alexandre pour la formation de l'idée d'humanité le grand historien de langue anglaise W. W. Tarn (1) — fidèle, dis-je, à la généreuse pensée d'Alexandre, Alexandrie s'ouvre à tous les peuples. Si la commune grecque leur est fermée, la ville ne leur est pas moins accueillante. Ils s'y font leur place à l'abri de cette large tolérance, qui est un des traits de l'esprit grec. Parmi ces peuples, il est un surtout, et bien différent, auquel Alexandrie et ses rois ont fait une situation privilégiée et dont on ne saurait exagérer le rôle. La communauté juive jouit d'une indépendance au moins égale à celle de la communauté grecque. En face de ces Juifs se dresse un mouvement d'antisémitisme né, avec la *diaspora*, dans ces grandes villes cosmopolites du Levant, comme Alexandrie et Antioche. Si l'on en croit certains historiens du judaïsme — et nous ne mettrons aucune difficulté à les croire — la rencontre du peuple juif et de l'hellénisme « n'eut rien de particulièrement idyllique » et l'on oppose à « la bienveillance » des Achéménides envers Israël, la dureté de ses maîtres grecs. Cette dureté pourtant ne peut être reprochée ni à Alexandre ni même, je pense, aux premiers Ptolémées, au moins à l'égard des Juifs Alexandrins. Mais il ne s'agit pas de nier qu'un malentendu tragique ne soit né, entre les deux peuples, et qu'il n'ait eu les conséquences les plus lointaines et les plus graves. L'hellénisme, dit M. A. Causse (2) devait agir sur Israël « comme un dissolvant ». L'humanisme si plein de riches promesses, et qui du VI^e au III^e siècle s'était

(1) W. W. Tarn, « Alexander the Great and the Unity of Mankind. Proceedings of the British Academy. » Vol. XIX 1933. (lecture du 10 Mai 1933).

(2) A. Causse, « L'humanisme juif et le conflit du judaïsme et de l'Hellénisme, Mélanges Cumont, Annuaire de l'Institut de philologie et d'Histoire orientales et slaves », IV, p. 525-537.

développé chez les Juifs, et sans rien devoir à la Grèce. a été « refoulé » quand il est entré en contact avec la civilisation hellénique : celle-ci est apparue à Israël « sous la forme du cosmopolitisme syrien comme une civilisation de décadence » et il faut bien avouer « que l'esprit grec y était singulièrement dilué et avarié par son alliance avec les mœurs des populations de cultures mêlées et la variété des cultes syncrétiques ». Et c'est sans doute ce qui a voilé aux Juifs les véritables valeurs de l'hellénisme. Mais ce qui semble leur en avoir enlevé tout à fait l'intelligence, c'est que sous des influences religieuses et politiques qui datent de la domination hasmonéenne, ils sont retournés à une observation stricte de la Loi, à un Légalisme étroit, bien étranger à l'esprit de la Grèce, et qui a empêché, à son tour, les Grecs d'apercevoir la véritable grandeur du judaïsme. La *tora* et la *sophia* paraissent imperméables l'une à l'autre. Et pourtant ces considérations ne sont pas tout à fait pertinentes si l'on veut les appliquer aux juifs alexandrins.

Qui dit : Juif, dit : la Bible, et qui dit : Juif d'Alexandrie, dit : la Bible traduite en Grec ! Pour qui ? Peut-être pour les Juifs eux-mêmes, car on nous apprend qu'un grand nombre de Juifs alexandrins ne comprenaient pas l'hébreu ! Mais du moment qu'elle était traduite en Grec la Bible devenait maintenant accessible à l'*oikoumené*, à la terre entière ! Quel don magnifique, les Juifs d'Alexandrie ont fait au monde !

Mais à leur tour ces juifs, qui parlent grec, qui après tout vivent loin de la théocratie hierosolymite, ne peuvent rester irréductibles à la sagesse grecque ; plusieurs s'en nourrissent. Le désir les saisit de faire connaître la sagesse juive à ces hellènes prétentieux, si fiers de leur culture, et d'adapter la sagesse grecque aux enseignements de leur religion monothéiste. L'interprétation symbolique des livres saints permet de les accommoder à bien des doctrines. Accommodation, non fusion, dirons-nous, pour obéir à un conseil de M. Causse qui pense exagéré de parler de fusion. Le grand nom qui représente ces tendances en partie chimériques, en partie fécondes, c'est celui de Philon, qui vivait au I^{er} siècle de notre ère, mais qui avait eu des prédécesseurs, pour préparer sa voie, comme il préparait lui-même (que les Chrétiens ne soient pas ingrats) le didascalée d'Origène.

Et les Egyptiens ? Il semble que l'on ait toujours voulu, de Ptolémée Philadelphe à l'empereur Caracalla, écarter, autant que possible, d'Alexandrie les masses rurales. Raison de police, sans doute ; raison économique aussi ! Dans ce système d'économie dirigée, qui fut toujours, tantôt plus strict, tantôt moins, celui que ses maîtres ont appliqué à l'Egypte, il importait de maintenir le fellah sur les terres. Il y avait pourtant des Egyptiens dans Alexandrie et l'on peut croire qu'ils y étaient plus nombreux que les autres. Ils n'y formaient point une commune : ils obéissaient, comme dans les nomes, aux fonctionnaires royaux. Alexandrie avait son stratège, comme chaque nome avait le sien. C'est sous son autorité et peut-être, même, sous sa juridiction, que les Egyptiens étaient placés, comme les Egyptiens des nomes. Nous sommes ici dans un autre monde que celui de la cité grecque ou du palais royal. Ne cherchera-t-on pas un lien entre eux ? Ptolémée Sôter a compris que pour les Grecs et les Egyptiens la rencontre devait être assez aisée sur le terrain religieux. Disons-le : grâce surtout à la curiosité bienveillante des Grecs, à leur totale incapacité de nier les dieux des autres peuples, à leur facilité à se laisser séduire par les religions étrangères, à retrouver leurs olympiennes divinités dans les divinités les plus monstrueuses et les plus bizarres. Il y a au contraire quelque fanatisme chez les Egyptiens : ils ne se laissent pas convertir aux dieux de la Grèce et il faudra même quelque ménagement pour qu'ils laissent avec quelque bonne grâce les étrangers adorer les leurs. C'est donc dans le panthéon égyptien qu'on alla chercher le dieu qui pourra être commun aux deux peuples. Et voilà comment la cité grecque d'Alexandrie aura pour patron Sarapis.

Il va sans dire que les Juifs sont exclus de cette alliance religieuse. Leur dieu lui-même les exclut : non sans scandale pour les autres peuples, habitués à des divinités plus condescendantes, et il faut bien concevoir cet étonnement, parfois indigné, pour comprendre pourquoi malgré tant de Juifs adaptés et adoptés, le peuple dévot d'Yaveh, même aux époques où il n'est pas soumis aux odieuses restrictions du ghetto (il l'a été, au moins dans certaines villes, à l'époque romaine) reste toujours dans une sorte de solitude hautaine et humiliée, intolérant, et, malgré les privilèges qu'on lui accorde, seulement toléré.

Comment la commission de théologiens réunie par Ptolémée Sôter pour régler la religion nouvelle et dans laquelle une tradition peu sûre veut que le prêtre égyptien Manéthon ait siégé à côté de l'exégète athénien Timothée, s'y est-elle prise pour faire de l'Apis, si je puis dire osirisé, de l'Osor-Hapi de Memphis, le Sarapis alexandrin, associé à son épouse Isis et à son fils, l'Horus enfant, Harpocrate ; jusqu'à quel point cet Osor-Hapi s'est-il combiné avec d'autres divinités, dont l'une serait un Pluton de Sinope, ce sont là des problèmes souvent abordés, différemment résolus, mais sur lesquels pourtant l'accord est à peu près en train de se faire. Nous ne les traiterons pas. Mais je remarquerai que, pour rendre ces divinités, destinées à conquérir le monde, plus accessibles aux populations méditerranéennes du III^e siècle, qu'elles ne pouvaient l'être sous la forme du dieu monstrueux à tête de taureau qui régnait au Serapéum de Memphis, il a fallu un autre miracle du génie grec. C'est le ciseau de Bryaxis qui a su traduire dans une noble figure divine, dernière grande création mythologique de la sculpture grecque, le caractère complexe de la divinité qu'une pensée politique proposait à la piété des hommes. Divinité profondément humaine, et qui nous apportait, par Alexandrie les grandes idées religieuses nées du génie égyptien, autour d'Osiris et d'Isis et liées aux vieilles morales élaborées au cours d'une histoire millénaire par les sages de la vallée du Nil, — une des plus belles parts du riche héritage qu'en s'hellénisant l'Egypte laissait au monde.

PIERRE JOUGUET.

LA PLUS BELLE HEURE DE SA VIE

(Nouvelle)

Je verrai toujours ce maître de musique, un panier de bouteilles à la main, sur la route blanche de lune, et qui chantait. La lampe de l'auberge clignotait au bord de l'eau, petite lumière complice d'une grande joie, et qui aurait paru bien triste en d'autres circonstances. Dieu sait combien ce paysage, de jour et de nuit, avait attisé la mélancolie du petit homme, et de bien d'autres encore. Pour l'heure, dans les peupliers de la rive, le vent déchainait un thème triomphal.

Penché à ma fenêtre, j'ai vu passer le bonheur sous l'espèce du maître de musique, un panier de bouteilles à la main. Son fardeau lui était léger, comme si à vingt-huit ans, il n'eût porté que les souvenirs d'une seule journée. Certes, la vie devait lui sembler comme la route, extraordinairement simple à suivre, et sans aucune aspérité, à cause de l'amour et de l'ivresse légère. Et quant au but de l'existence et à l'aboutissement du chemin, le vertige de cette heure empêchait qu'il se posât la question.

Mais on entendait aussi les grenouilles répondre à la chanson par leur innombrable, inconsciente, incessante chanson.



C'est naturellement la guerre qui avait ramené au pays Xavier Schiffbruch, maître de musique. Son nom

de triste augure ne l'avait pas empêché de sur-nager au milieu du désastre. Après avoir dirigé l'opérette dans un théâtre de Mannheim, il avait échoué sur le rivage de ce lac, pour donner des leçons de piano dans un institut de jeunes gens. Le Chœur mixte l'avait appelé à conduire ses répétitions. Le curé voyant dans cet artiste un ancien élève d'Einsiedeln, l'avait prié de tenir l'orgue pendant la messe. A cette activité correspondait un traitement suffisant pour une âme désintéressée.

Dès les premiers jours il s'était adapté, du moins en apparence. « Ici commence un nouveau chapitre, avait-il l'air de dire, qui finira mieux que les autres ». Chez le tailleur de l'endroit, il s'était commandé un complet de sport, d'une coupe un peu étriquée, dont le veston fermé montrait quatre poches sur le devant. Plusieurs maîtres de l'institut étaient habillés de la même pièce grise, et s'en trouvaient bien. Cela lui avait donné l'idée. Comme eux aussi il portait des sandales, parce que c'est plus sain. A cela se bornait l'imitation : à revêtir une façon de livrée pédagogique, qui affirmait sa bonne volonté devant la tâche nouvelle et un parti-pris de vie simple.

En dépit de ce complet gris, j'ai toujours songé, en le voyant, à ces amoureux de cartes postales, environnés de tendres devises : « Liebe mich allein, oder lass es sein », ou telle autre aussi pressante ; à ces images de fiancés pâles que la poste militaire expédie par milliers ; à ces « trompettes de Saackingen » surtout, comme on en voit en devanture à la Consommation. Il y a contraste entre ce chevalier de l'idéal et les denrées utiles qu'on débite au magasin. Il y avait contraste aussi entre Schiffbruch et ses collègues, malgré l'analogie du vêtement. Parce que Schiffbruch poursuivait l'amour, et que ces gens s'intéressaient à l'éducation. Parce que Schiffbruch avait seulement loué deux chambres et un piano chez le juge de paix, tandis qu'eux, ils s'étaient construit chacun une petite maison très simple : celle du maître de sciences avait une forme bien géométrique et celle du maître de dessin était en éternit (ces habitations-là, on ne les paie que peu à peu, par annuités, et au bout de dix à quinze ans, on se trouve propriétaire). Schiffbruch, pour avoir goûté de la vie

d'artiste, ne désirait pas une cité permanente. Souhaitant de posséder un cœur, il ne rêvait pas d'une chaumière pour le mettre à l'abri, mais d'un esquif plutôt pour le promener à l'aventure. Les maîtres de l'institut se préoccupaient d'améliorer la société : ils étaient abstinents ; leur désir était que chacun le fût. Pour le musicien, il s'agissait de jouer un air, à soi-même et aux autres, afin que les cœurs s'attendrissent en commun. Ainsi vers deux heures du matin, dans un grand restaurant, quand l'orchestre attaque l'ouverture de Lohengrin, et qu'on se met à boire du champagne de seconde marque.

Cette opposition entre lui et les pédagogues, Xavier n'y songeait guère. Ce n'était pas souffrance pour lui, ni matière à dissertation. Quand elle n'avait pas l'amour pour l'objet, l'analyse ne l'intéressait pas. Au reste, comme les gens qui pensent très peu, il ne disait que des choses incontestables. Je l'ai entendu formuler seulement de vastes généralités sur la crise européenne. ses aspects tragiques et l'inconnu de sa durée, sur les avantages comparés de la ville, de la campagne, et des trois billards, où l'on peut s'exercer, au Cygne, au Soleil et au Frohsinn.

Xavier Schiffbruch eût passé inaperçu dans le bourg, si l'on n'avait supposé en sa petite âme une crise sentimentale. Laisser deviner un mystère, non à tous, mais à toutes, permettre à l'indiscrétion féminine de se pencher sur son âme, comme sur un bassin de fontaine où flottent des plaques de mousse, et l'eau frissonne joyeusement quand on la frôle, et reprend ensuite sa fixité triste, c'est à cela que se complaisait le maître de musique. Tandis que ses collègues vaquaient à leur tâche avec beaucoup de conscience et de sérieux, ne se rendant en ville que très rapidement pour leurs affaires, Schiffbruch y cherchait des confidentes, et des confidentes le cherchaient.



Il y avait Elsa d'abord, à l'auberge du Soleil, Elsa comme une enseigne vivante, avec le rayonnement de ses cheveux roux à la fenêtre, dans l'écartement du rideau ; ou derrière le comptoir, dans la pénombre. Son teint

blanc se détache sur les couronnes de la société du tir militaire, qui sont renfermées dans des vitrines, avec les diplômes.

Elle se dit que Monsieur Xavier a vécu dans les grandes villes et fréquenté les grands cafés. Lui, il est accoudé, et peut-être qu'il songe seulement aux taches de rousseur qu'elle a sur la nuque.

— Vous êtes bien triste aujourd'hui, M. Xavier (elle lui a fait la même remarque hier après-midi) : vous ne dites rien. C'est la guerre qui vous préoccupe...

— S'il n'y avait que la guerre... (ce n'est pas la première fois non plus qu'il soupire ainsi).

— Les vacances seront bientôt là. Ça vous changera les idées.

— Voyez-vous, Mademoiselle Elsa, il y a des idées qui ne peuvent pas changer, qui ne doivent pas changer. La fille rousse approuve comme si elle comprenait.

— Où irez-vous pendant les vacances ?

— Oh, moi, vous savez, je suis un solitaire...

Schiffbruch en est tout à fait persuadé, bien qu'il ne puisse rester une heure dans sa chambre...

— Je suis un solitaire. Ce qu'il me faut, c'est l'Alpe, les ascensions qu'on fait sans compagnon, sans guide...

— Oui, et c'est comme ça qu'il arrive des accidents. Vous verrez, M. Xavier.

— Il faut bien mourir une fois. Et puis, il y a des moments où l'on ne tient pas beaucoup à la vie... Je me figure toujours qu'on me retrouvera un soir, au pied des rochers du Toedi...

Cette fois-ci, Elsa n'a pas même crié : quelle horreur ! Elle s'est endurcie. Mais il continue :

— Vous êtes fiancée, Elsa, vous ne pouvez pas comprendre. Les gens heureux ne peuvent pas comprendre.

— Tout de même, j'aimerais bien savoir...

Alors Schiffbruch se contente de lui prendre la main par dessus la chope vide, par dessus le tapis à carreaux rouges et blancs. Il la regarde comme songeant à une main plus fine, qui n'aurait pas ces taches de rousseur, et dont les doigts seraient plus effilés :

— Vous avez une jolie main, Mademoiselle Elsa...

Brusquement elle se dérobe, parce que le vieux doc-

teur clame avec un gros rire : « Attends, Elsa, je vais l'écrire à ton fiancé, escadron 18, à la frontière ».

Cette confidente de l'auberge ne doit pas avoir autre chose du mystère. Il suffit qu'elle en caresse l'étendue de son regard curieux. Ses questions tombent doucement comme des cailloux qu'on n'entend pas toucher le fond de l'eau. Schiffbruch ne lui demande pas d'être consolé. Il n'a pas soif nécessairement, quand chaque soir vers cinq heures, il va boire un verre de bière. C'est l'habitude.



Il y a encore Marie Kuenzli, la fille du juge de paix. Elle n'est pas de celles à qui l'on prend la main. On n'en aurait pas l'idée, ne serait-ce que par respect des parents qui ne sortent jamais de la maison. Un cœur très doux sous une poitrine très ample. Un brusque roulis dans l'allure à cause de sa hanche déboitée. Peut-être n'a-t-elle que vingt à vingt-cinq ans, mais sa corpulence et sa résignation lui en donnent davantage. Elle ne changera pas de longtemps. Elle est accueillante et indispensable, comme un fauteuil qui a toujours été dans cette chambre. Qu'on le roule vers la cheminée ou vers la fenêtre, ou vers le lit d'un malade, il est toujours à sa place. Alors, n'est-ce pas, peu importe qu'il boite un peu.

Marie Kuenzli n'aurait pas besoin d'un quart d'heure chaque matin pour mettre en ordre la chambre de Schiffbruch, le pensionnaire. Il n'y pas de livres à épousseter, point de paperasses sur la table. Mais elle sent obscurément qu'un artiste est toujours un exilé. C'est pourquoi elle monte l'escalier étroit, frôlant une paroi, puis l'autre ; écoute un instant le piano, et frappe à la porte.

— C'est le journal, Monsieur Schiffbruch.

— Ah ! seulement le journal. Merci.

— Vous attendiez autre chose ?

— Ah ! Mademoiselle Marie, un homme qui n'attend plus rien n'est pas un homme. Toute la vie, c'est une attente... et un regret.

Pensée neuve pour Marie Kuenzli, et large assez pour exprimer sa vie, à elle, et peut-être toutes les existences. Il y a ainsi des choses qu'on a souvent lues, mais elles restent vagues. Au lieu que dites à haute voix par une

personne connue... C'est tellement vrai, cela, qu'il n'y a plus rien à répondre. Machinalement, elle demande :

— Il ne vous manque plus rien, Monsieur Schiffbruch ?

— Rien du tout, Mademoiselle Marie.

Et machinalement il ajoute :

— L'essentiel peut-être...

A ce mot-là, Elsa aurait ri sans doute, faisant retour sur elle-même, et songeant à son brigadier de l'escadron 18. Mais Xavier n'eût pas dit ce mot devant Elsa. Si le thème de ses confidences ne varie guère, il résonne un peu différemment selon le cœur qui s'ouvre au sien.

Marie le considère avec des yeux de chien fidèle qui apporte le panier de dix heures : « Je vois bien que vous ennuyez chez nous. C'est sûr, quand on a passé des années à l'étranger... Vous devez regretter d'être venu ici ? »

— Ça, jamais, s'écrie Schiffbruch avec conviction

Et son regard s'illumine comme s'il allait livrer tout son secret.

— Dieu me garde d'être ingrat envers la destinée ! C'est ici que j'ai compris la beauté de la vie. Vous ne me croirez pas, Mademoiselle Marie, mais si je devais mourir bientôt. — tenez, pendant les vacances, — j'aurais du moins le sentiment d'avoir vécu...

Marie Kuenzli, la fille du juge de paix, reste là toute ronde, les yeux ronds, devant cette souffrance et cette exaltation, aussi incompréhensible l'une que l'autre.

— Quelle idée avez-vous de penser à la mort, Monsieur Schiffbruch, si vous êtes tellement heureux ?

— Vous ne pouvez pas comprendre, Mademoiselle Marie, vous êtes trop jeune. Je ne sais pas, mais j'ai toujours l'idée qu'on me retrouvera un soir, au pied des rochers du Toedí...

Quand il en arrive à cet affreux pressentiment, Marie n'y peut rien : elle voit le complet gris souillé et déchiré sur la moraine, avec ses quatre poches défoncées, et des yeux morts, grands ouverts, fixés au ciel où tournoie un aigle. Comme sur cette image, dans le bureau de son père, entre deux panoplies de vieux fusils : la Mort du chasseur de chamois. Une femme échevelée lève les bras vers les nuages... Alors Marie lève aussi les bras :

— Pour l'amour de Dieu, pour l'amour de Dieu, et votre mère, Monsieur Schiffbruch, pourtant...

Madame Schiffbruch mère, d'Uznach, dans le canton de Saint-Gall, n'a pas de rôle dans cette scène imaginaire. Xavier songe à d'autres larmes, sur des joues plus lisses. La vision de l'horrible chute, — ou du suicide, — ne comprend que deux personnages ; lui-même, tombé, enfin, de si haut, dans le repos éternel, et l'Autre pâlisant tout à coup à la lecture d'un fait divers.

Or Mademoiselle Marie évoque la mère en pleurs, n'osant montrer qu'elle-même souffrirait aussi. On lui a toujours dit de faire attention avec les pensionnaires. Schiffbruch est déçu de cette réserve. Il souhaite une question encore, qui ne vient pas, ou une réflexion de portée générale, qui lui permettrait de continuer.

— Vous êtes bonne, Mademoiselle Marie, vous avez quelque chose de tendre dans les yeux. Ah ! si tout le monde vous ressemblait...

Est-ce vraiment à elle qu'il parle ?

Marie s'en va, oscillant de droite à gauche, de gauche à droite, descend l'escalier étroit, frôlant une paroi, puis l'autre.



Il y a enfin Madame Alice Vallier, la femme de l'ingénieur. Ou plutôt il n'y a qu'elle : « Cette femme ». C'est à cause d'elle qu'il voit toujours la paroi de rochers.

Quand Schiffbruch, au lendemain de son arrivée, l'aperçut pour la première fois, il crut à une seconde incarnation de Clara Liebwitz, qui chantait la « Veuve joyeuse » à Mannheim. Moins le fard, moins les chaussures violettes à haut talon et les bas transparents, moins le rire exagéré, et moins le galant surtout qui la lui avait dérobée. En somme, plutôt qu'une image toute pareille, la « sublimation » de Clara Liebwitz. Cette Clara comme elle eût apparu en jeune personne de bonne famille qui a fait des études de chant. Cette Clara transfigurée d'un regard de Parsifal, et maternelle comme la Charlotte de Werther. Ce jour-là, Schiffbruch, ayant pris à la gare livraison de son piano, joua tous les thèmes de la « Veuve Joyeuse » avec mille variations. Et vers la fin de la soirée, il y avait tant de courage en lui qu'il exé-

cuta l'andante de la cinquième symphonie de Beethoven, suivi sans transition de la chevauchée des Valkyries.

Cavalcade heroïque de tous les souvenirs et de tous les espoirs.

La Destinée, — que Schiffbruch en matière de passion invoquait préférablement à la Providence, à qui d'autres soins incombent, — la destinée avait hâté l'entrevue du maître de musique avec Madame Vallier. Ce fut une semaine plus tard, à propos de la taxe militaire. Le percepteur arrêta M. Vallier dans la rue, et lui enjoignit grossièrement de présenter sa déclaration de fortune dans les huit jours.

— Comment, répliqua l'ingénieur, moi qui ai fait sept mois de service en un an ?

— Mais vous êtes pourtant M. Schiffbruch, maître de musique.

— Pas le moins du monde. Je suis l'ingénieur de la fabrique de munitions.

— Ha ! ha, fit le fonctionnaire. Alors vous êtes son frère. Vous lui ressemblez tellement.

— Pas le moins du monde. Je m'appelle Horace Vallier, de Genève.

— C'est incroyable. Alors, excusez.

Quand elle apprit ce fait insignifiant, Mme Alice Vallier fut d'abord un peu blessée de ce qu'on eût pris son mari pour un Suisse allemand.

— Du reste, ça ne m'étonne pas, ajouta-t-elle, tu te négliges depuis que nous vivons dans ce désert.

M. Vallier avoua qu'il se négligeait, mais invoqua naturellement les nécessités de sa besogne à l'usine. Madame Vallier n'insista pas, satisfaite de l'aveu, et dûment au courant de ces « nécessités ». Au fond, elle ne voulait pas qu'on prit son mari pour le premier venu, mais pour l'homme distingué qu'il était. Son préjugé contre les Suisses allemands n'était qu'apparence et boutade. Comme toute sa famille, elle ne songeait qu'au rapprochement entre Suisses de toutes langues et de toutes tendances. Et parce qu'elle était curieuse, plutôt que sociable, ce fut elle qui proposa au bout de dix minutes :

— Amène donc un soir ton sosie à la maison. Il n'y a personne à voir ici.

C'est ainsi que la Destinée introduisit dans cette demeure Xavier Schiffbruch. Sa ressemblance avec M.

Vallier résidait dans la couleur des cheveux et la coupe du veston. Pour le reste, elle était si vague qu'on ne put même y faire allusion pour amorcer l'entretien. Il en résulta un silence aussi ennuyeux pour les uns que troublant pour l'autre. Après quoi Madame Vallier, secondée de son mari, parla aimablement du canton de M. Schiffbruch, de « ce canton de Saint-Gall qu'on connaît trop peu en Suisse romande », de la ville de Saint-Gall, « qui, paraît-il, ressemble tellement à la Chaux-de-Fonds ». Elle rappela, faisant appel au témoignage de M. Vallier, ses souvenirs d'une landsgemeinde des Rhodes-Extérieures, à Hundwyl, « spectacle inoubliable », puis elle passa les monts pour aboutir dans la partie sud de St.-Gall, à Uznach, lieu d'origine de M. Schiffbruch.

Pour lui, jamais son pays ne lui avait paru comme ce soir digne d'intérêt. Assurément Clara Liebwitz ne s'était guère préoccupée d'Uznach, non plus que des aspects divers du paysage suisse. Elle était exclusivement « artiste ». Mais quelle chose admirable que cette culture welche. Il faut dire que Madame Vallier, évoquant ses impressions de touriste, suscitant les répliques approbatives de son mari, et les réponses de leur hôte, s'était donné beaucoup de peine. Quant au séjour de M. Schiffbruch en Allemagne, elle trouva plus délicat de n'y pas toucher. Evitons tout frottement autant que possible. Du reste, Xavier ne songeait plus du tout à l'Allemagne. S'il avait eu un piano devant lui, ce n'est pas la « Veuve Joyeuse » qu'il aurait jouée. Dire que cette femme est mariée... pensait-il.

C'est à partir de cette heure, que dans l'entrain d'une passion décisive, et le trouble d'un espoir très vague, il fit des allusions à sa mort auprès d'Elsa la rousse et de Marie Kuenzli. En fait, cette issue était la seule qui fût digne d'un pareil sentiment. Du moins faillit-il vivre jusque-là, au jour le jour. Et accepter les invitations du samedi chez M. et Mme Vallier. Et amasser de cette maison tous les souvenirs possibles.

Mais l'amour ne renouvelait pas la conversation de Schiffbruch. La souffrance ne lui suggérait pas de ces considérations sur la vie qui paraissent neuves. On avait épuisé toutes les questions relatives au canton de St.-Gall. L'ingénieur n'entendait rien à la musique, et pour sa femme les cancans de petite ville ne pouvaient en

aucune façon fournir matière à l'entretien. Alors on se rabattit sur les cartes, et Schiffbruch leur apprit à jouer au jass.

Madame Vallier y trouva une rare jouissance d'hélicisme. Elle pourrait, à Genève, dire dans sa famille : « Nous nous sommes tout à fait adaptés là-bas. C'est extraordinaire. Figurez-vous que j'ai même appris le jass avec un petit maître de musique ». M. Vallier, blasé sur ce divertissement par un long séjour à la frontière, estima que « ça faisait toujours passer une heure ou deux ». Quant à Schiffbruch, il eut le bonheur d'initier au jeu une femme incomparable, de louer à l'envi sa prudence, ou sa hardiesse, ou sa naïveté, ou ses roueries. Il trouva dans la chance et la malchance, dans les couleurs et les figures une masse de symboles voilés, qui prédisent le sort d'une âme. On parle ainsi cœur et mariage ; la dame l'emporte sur le valet, mais le valet d'atout l'emporte sur la dame ; il y a des cartes qui portent bonheur, et des victoires inespérées ; des parties où le malheur s'acharne sur l'un ou sur l'autre, et l'on dit : « Malheur au jeu, bonheur en amour ». Ce langage des cartes est un peu comme le langage des fleurs. Schiffbruch, tous les samedis de huit à onze heures du soir, en épuisait toutes les ressources. Il y éprouvait la volupté d'une demi-révélation. Et sans aucun péril pour lui-même, sans nulle offense pour l'ingénieur, car les propos qu'on lance au milieu du jeu n'ont rien de compromettant.

— Il est un peu fou, ce bonhomme, disait Vallier après l'avoir accompagné jusqu'à la porte de l'appartement.

— Tout à fait, répondait sa femme, mais vois-tu, ces parties de cartes, c'est tellement dans la couleur locale...

Madame Alice Vallier ne cherchait pas le pittoresque seulement. Elle avait l'âme trop bien placée. C'est très louable d'inviter un jeune homme isolé ; encore faut-il exercer sur lui une bonne influence. Elle profitait pour cela des instants où l'ingénieur, dévoué et méthodique, s'occupait des rafraîchissements.

— Monsieur Schiffbruch, dit-elle un soir, puisque nous sommes bons amis, je voudrais vous dire une chose qui me tient au cœur. Mais j'ai très peur de vous blesser.

— Oh ! madame, de vous je puis tout entendre.

— C'est que c'est très difficile à dire, et il me faut du courage.

Schiffbruch, très pâle, souriait.

— Il m'a semblé... continua-t-elle, peut-être que je me trompe et vous me le direz. Voyez-vous, malgré soi, on sait tout ce qui se passe dans une petite ville... Il m'a semblé que cette brave Marie Kuenzli a un sentiment pour vous. J'ai cru le deviner en lui parlant. Elle rougit toujours à votre nom. Eh bien ! il me paraît que vous ne devriez pas jouer avec ce cœur. Voyez-vous, elle est infirme, et elle pourrait beaucoup en souffrir, si...

— Comme c'est noble de votre part, madame, de m'avertir tout simplement. J'en avais un peu le sentiment... que peut-être... En effet, cette jeune fille est infirme, et je n'aurais pas eu l'idée que... Mon Dieu., que vous êtes bonne. Je veillerai à mon attitude, je vous le promets.

— Alors, sincèrement, vous ne m'en voulez pas ?

— Je ne vous ai jamais tant admirée.

Quelle chose merveilleuse que la délicatesse welche ! songeait-il. Et pas d'allusions, pas de sous-entendus. Aller ainsi droit au fait. Mais Schiffbruch se rappela aussitôt que « la femme est un abîme impénétrable » et cette idée le réjouit plus encore. Car enfin, si elle l'engageait à être prudent avec une autre, ce n'était peut-être pas seulement par amitié...

— Vous avez tellement raison, dit-il, parce que cette jeune fille, en réalité, ne peut m'être qu'absolument indifférente. Pour moi, ce que je recherche dans une femme, ou plutôt ce qui me frappe tout d'abord en une femme, c'est la démarche, la noblesse de la démarche. Ainsi, la première fois que je vous ai vue, il y a trois mois...

Monsieur Vallier rentra, portant les rafraîchissements. Schiffbruch avait très soif ce soir, et à deux reprises oublia d'annoncer un mariage d'atout.

Après son départ, ce fut Madame Vallier qui fut la première à dire :

— Il est complètement fou, ce bonhomme. Je crois bien qu'il a voulu me faire une déclaration.

— Il a frôlé mon pied sous la table, dit l'ingénieur. Peut-être bien qu'il s'est trompé. Quelle aventure !

Néanmoins, quand le maître de musique les invita à passer un dimanche chez son oncle, à Wigoltingen, ils

acceptèrent. Ce fut justement pour Schiffbruch le grand jour. Ce devait dans son idée le grand jour.

On les vit partir sur un véhicule rustique. Le factotum de l'oncle, un géranium entre les dents, conduisait l'attelage. En passant devant la maison du juge de paix, Schiffbruch regarda Madame Vallier. Ensemble ils firent un signe amical à Marie Kuenzli. En passant devant l'auberge du Soleil, Xavier oublia de lancer un coup d'œil à Elsa dans l'écartement du rideau.

La route, dessinant une large courbe, s'élève lentement au-dessus du lac. Il y a une grande abondance de ruisseaux dans ce coin de pays, des vallons inhabités et des vallons humides.

— C'est un pays qu'il faut voir au printemps, disait Schiffbruch.

— Au premier printemps, répondait Madame Vallier, parce qu'en mai c'est trop vert et monotone.

— Oui, sans doute, au premier printemps, avec les premières fleurs et les premiers chants d'oiseaux, approuvait le maître de musique.

C'est extraordinaire, se disait-il, comme cette femme a le sentiment des nuances.

La route parvient sur un plateau marécageux, qu'elle traverse en droite ligne sur l'espace de deux ou trois kilomètres ; puis tout à coup on découvre les Alpes, du Saentis au Glaernisch. Mais, pour bien dominer la vallée, pour découvrir la rivière grise et sage qui passe au milieu d'elle, il faut monter un peu vers la gauche, jusqu'à la ruine de Griensenfels.

Schiffbruch proposa le détour, vu qu'il aimait les ruines et les panoramas étendus. La voiture attendrait. L'idée plut à Mme Vallier, qui s'intéressait aux anciens châteaux suisses. Et son mari fut d'accord, naturellement.

Là-haut, tandis que l'ingénieur examinait les moellons de l'enceinte, si fortement unis encore par un ciment à toute épreuve, Schiffbruch se taisait, rêvant d'un merveilleux accord qui défierait les siècles. Eprouvant toute l'étendue de sa folie, il était décidé à lancer aujourd'hui le dernier argument.

— Mme Vallier se rapprocha de lui :

— Qu'est-ce donc que cette sommité, là-bas, directement au-dessus du clocher ?

— C'est le Toedi. Mais c'est étrange, ne trouvez-vous

pas ? A cette minute même, je pensais au Toedi.

— Ce n'est pas étrange du tout, puisque nous l'avons tous deux devant les yeux.

— Madame, il y a beaucoup de sommets devant nous. Vous avez précisément demandé le nom d'une montagne que j'aime, où je retourne chaque année aux vacances.

Ici, Schiffbruch prit une expression vague et infiniment triste, d'autant plus que M. Vallier considérait toujours les moellons de l'enceinte :

— Je ne sais pas, mais je crois bien qu'on m'y retrouvera un soir, au pied des rochers...

Mme Vallier partit d'un éclat de rire :

— Ah bien ! vous avez de joyeux pressentiments, M. Schiffbruch. Et vous choisissez un beau dimanche matin pour raconter votre mort. Vous nous voyez d'ici lire le journal à la rubrique des cantons : « Glaris, 15 juillet ». Un jeune musicien de grand talent, M.X.S., d'Uznach, a trouvé la mort en gravissant le Toedi par une cheminée réputée inaccessible. On ignore s'il s'agit d'un accident ou d'un suicide.

Elsa n'avait jamais ri, quand il parlait de cette fin dramatique. Elle voulait seulement savoir pourquoi. Marie Kuenzli avait bien envie de pleurer. Elle disait : « Pour l'amour de Dieu.... » Mme Alice Vallier trouvait la chose très drôle ; voilà bien la fantaisie welche, délicieuse, mutine, l'inattendu de « cette femme », et cet entrain à la vie.

Et Schiffbruch se mit à rire aussi, comme elle, et pour l'amour d'elle. Descendant la colline, il avait une fleur entre les dents, comme le factotum de son oncle.

Ils dinèrent avec l'oncle, propriétaire d'une filature. Les messieurs, y compris M. Vallier, étaient en bras de chemise. C'est exquis, cette vie simple, et tout à fait dans la couleur locale. On prit le café dans un pavillon près de la route, d'où l'on voit passer tous les promeneurs de l'après-midi. C'est un jardin neuf et une maison neuve, comme il y en a beaucoup entre Zurich et Romanshorn, et ailleurs encore dans le monde. Et quand on passe en chemin de fer, on se dit : Qui est-ce qui peut bien habiter là ? Mme Vallier réalisait toutes ces impressions pour une prochaine lettre à sa famille. Elle avait du plaisir dans ce pays. L'ingénieur aussi, naturellement. Schiffbruch avait très soif, ce jour-là encore et

l'on voyait plusieurs bouteilles vides au grand soleil, sur le gravier.

Au retour, Mme Vallier lui dit soudain :

— Je ne vous ai pas fait de peine ce matin en riant, a propos du Toedi, vous savez... mais vous aviez l'air si drôle.

— Je vous l'ai dit, chère madame : de vous, rien ne peut me faire de la peine.

— Alors, venez ce soir à la maison, *vers huit heures et demie, nous causerons tranquillement.*

Elle avait dit : nous causerons tranquillement. Mon Dieu ! mon Dieu !

Du reste, elle avait dit cela un peu en l'air.

— Attendez, Schiffbruch, cria l'ingénieur. Vous ne trouverez rien à boire chez moi. Rapportez-moi donc deux ou trois bouteilles de bière. Vous serez bien aimable.

— Comptez sur moi.

Il s'en allait dans son veston gris, moustache au vent, les sandales toutes grises de poussière :

— Ce soir, si je puis lui parler un instant seul à seule, elle saura tout... Elle doit avoir compris déjà...

Cette heure, — pendant le souper chez le juge de paix, et pendant qu'il brossait son complet de sport, et puis courait à la brasserie pour chercher les bouteilles, — ce fut la plus belle de sa vie. Non, non, Mannheim, toutes ces histoires de théâtre, ce n'était rien du tout. Ça n'avait jamais été...

Je l'ai vu passer, le maître de musique, sur la route blanche de lune, avec tout un panier de bouteilles. Et il chantait. Alors, je ne savais rien de ce roman. Mais j'ai compris que c'était le bonheur lui-même, le bonheur tout plein, le seul possible.

Et je me rappelle surtout, de ce soir-là, le coassement des grenouilles.

PANEGYRIQUE

Ce poème, — dont je n'ai pas traduit quelques strophes très réalistes, — fut écrit vers l'an 74 de l'hégire (693) par le poète chrétien Akhtal pour louer le calife omeyyade Abd el-Malik. Akhtal rappelle la brillante victoire du calife en Irak. Il est fier que sa tribu ait contribué au succès et d'avoir lui-même aidé les Omeyyades quand il était jeune poète, en attaquant les habitants de Médine. Il demande à Abd el-Malik de ne pas accorder sa faveur à la tribu de Zofar, parce qu'elle était ennemie de la sienne. Le calife, ayant entendu ces vers, fit proclamer qu'Akhtal était le poète de la dynastie.

TAHA HUSSEIN.

I

*Nos voisins sont partis, quelque soir ou bien à l'aube,
bouleversés par un brusque départ.*

*Quand les chameaux se furent mis en route, ce fut
comme si j'avais bu le vin épais que l'on cache à Emèse
ou à Gadar,*

*Ce vin qui sort à flots d'une jarre brune bouchée avec
de la terre,*

*Et qui laisse le buveur accablé, son corps en proie à
la fièvre, son cœur plongé dans la torpeur.*

J'étais comme cet homme-là, ou comme l'homme

égaré, dont les maléfices ont paralysé les membres et la raison.

Je sentais mon amour et je sentais ma tristesse, en les suivant des yeux, alors que leurs bandes passaient du côté de la colline de Kaoukab.

Ils excitèrent leurs chameaux : les bêtes se mirent à courir, et nous ne voyions que leurs silhouettes en profil, et les palanquins dans lesquels les idoles causaient.

Elles lançaient naïvement aux hommes des regards rapides comme des éclairs, et qui leur faisaient perdre la tête.

Que Dieu te protège des femmes qui s'aperçoivent que tu es vieux !

Elles se sont détournées quand elles m'ont aperçu courbé comme un arc, et quand elles ont vu que mes cheveux sombres avaient blanchi.

Aucune pitié dans leur cœur pour celui qui aime ; nul désir ne les incline vers un vieillard.

Elles sont allées vers l'est quand le vent du sud a bu la sève de toutes les branches et desséché toute la verdure.

Alors mes yeux ont eu mal, en versant des larmes devant ce départ que rien ne peut empêcher.

II

Nous allons vers un prince, dont les bienfaits donnent la vie, telle la rosée du matin, un prince victorieux. Que Dieu le fasse jouir de sa victoire !

Intrépide devant le danger, favorisé du destin, calife d'Ailah, son nom fait venir la pluie.

Autour de lui le peuple est uni ; il tient ses promesses.

Quand surviennent les difficultés, il réfléchit ; puis, décidé, énergique et prudent, il agit.

L'Euphrate même, quand il est trop agité, et que ses flots houleux sont enturbannés par les plantes,

Quand les vents d'été le secouent, agitant comme de longs cheveux sur les crêtes des remous,

Quand il bondit hors des montagnes grecques, luttant furieusement avec les rochers qui lui barrent le chemin,

L'Euphrate lui-même n'est pas plus puissamment généreux que lui, ni plus magnifique à voir.

Puisse celui qui n'est pas notre ami loyal et qui garde égoïstement ses richesses

Payer pour ce prince admirable au grand jour du danger !

Il va, faisant marcher devant lui deux mille hommes qui n'ont de pareils ni chez les humains ni chez les djinns.

Au pire moment, il se tient dans la lutte, la poitrine en avant, tel un lion ;

Il livre bataille à Taff, il livre bataille à Tawia, soudain, et sans qu'on ait tendu un seul arc.

Alors ses adversaires reconnaissent leur égarement ; ses rivaux se soumettent.

Et c'est ainsi qu'il conquiert l'Irak, malgré les forces et les réserves ennemies.

C'est une branche de Koraich, de ce grand arbre de la montagne qui dépasse tous les autres.

Ce grand arbre est au sommet de la montagne. Omeyya en est le tronc. A Omeyya seul toute la gloire ; à lui seul toute la grandeur.

Ses membres ne font qu'un pour que triomphe le droit. Ils sont muets, s'il faut médire ; ils sont patients, s'il y a des revers à subir.

Leurs ennemis les redoutent, car on sait leur vaillance devant l'épreuve.

Lorsque l'horizon est lourd de soucis, ils l'éclaircissent.

Irrésistibles et farouches, tant qu'ils n'ont pas obtenu raison, et les plus cléments des hommes quand ce sont eux qui commandent.

O fils d'Omeyya, vos bienfaits sont immenses, complets, purs d'arogance et d'ostentation.

Dieu vous a accordé la faveur qui fait votre grandeur : aucune autre ne peut l'égaliser

Et vous ne connaissez pas de vanité : les autres, à votre place, en auraient le cœur rempli.

III

O fils d'Omeyya, je vous suis fidèle, et mon conseil est loyal : que Zofar ne soit jamais en paix parmi vous !

Traitez-la en ennemie, car la honte est dans tous ses actes et dans toutes ses pensées.

La haine dure comme la gale : elle reste un moment cachée, puis elle se répand toute.

O fils a'Omeyya, rappelez-vous que je vous ai soutenus contre des gens qui accueillirent et défendirent le Prophète,

Je les ai forcés à se soumettre, car où les plus fines aiguilles ne peuvent pénétrer, la parole pénètre.

J'ai fait taire les fils de Naggar, les Arabes en sont témoins: et pourtant comme ils rugissaient !

IV

O Commandeur des Croyants, c'est par nous que tu as triomphé, quand parvint à Ghouda la grande nouvelle.

On te montre la tête d'Ibn el-Houbab : son nez porte les traces de l'épée.

Ses oreilles sont sourdes, il n'entendra plus une voix ; il ne parlera pas avant que ne parle la pierre.

Et sa tribu, Kais, soumise, l'apporte son obéissance.

Ils se sont fatigués de combattre quand le combat les a mordus trop fort : on sait bien qu'ils n'ont pas de constance.

Puisse Dieu ne pas épargner Kais ! Puisse Dieu ne pas relever Zakwan tombée !

Celui qui cherchera à nous rejoindre s'écroulera épuisé avant de nous atteindre.

Et Soïaim, obstinée dans sa sottise obéissance à des vaincus, la voilà maintenant perdue, ne sachant ni aller ni venir.

Elle était tranquille, mais les traits de Satan l'ont frappée.

Elle a fui ses terres, abandonné ses conquêtes, couru vers son vieux pays de noirs volcans, telles les vaches en troupeaux s'en retournent vers les étables.

Elle regarde vers l'Euphrate, en cueillant les fruits d'une coloquinte... Comme l'Euphrate est loin !

TROIS ESQUISSES DE L'AMOUR INSATISFAIT

INTRODUCTION

L'âcre volupté du renoncement, le plaisir amer de l'amour insatisfait, ce n'est pas encore un domaine psychologique très étudié. Il y a bien Phèdre, sans doute. Mais la torture de l'insatisfaction ne glisse pas, chez l'amoureuse racinienne, à ce douloureux contentement que nous trouvons chez d'autres, prompts à se détester, si enclins à tirer de leur malheur une âpre jouissance poétique. Il y a là toute une province de la littérature, toute une région du cœur humain qui tentent singulièrement l'exploration. Cavernes obscures où l'historien de la littérature porte la lampe du spéléologue. Il y ramasse des pierres étranges, d'étonnantes cristallisations. On rapporte parfois de ces voyages de découverte aux lieux les plus secrets de l'âme de vives lueurs qui éclairent la création artistique. Et puis, le seul attrait que présente toujours un cœur différent du nôtre, mais de la même chair et du même sang, à la fois lointain et fraternel, est-ce que cela ne suffit pas à nous recommander l'entreprise?

L'amour insatisfait, si notre psychologie littéraire, par ailleurs tellement riche, l'a aussi peu envisagé, c'est, je pense, qu'il s'agit là d'une sorte de sentiment négatif, et de passion creuse. Or la psychologie classique n'est pas accoutumée, ni portée par ses goûts moraux, à l'étude des modes négatifs de la sensibilité. Depuis l'admirable *Traité*

des passions, où Descartes, en 1649, a codifié la charte des sentiments français, il est entendu que les « passions de l'âme » sont d'autant plus valeureuses qu'elles sont plus positives. Belle santé classique. Et Spinoza, ce fameux géomètre de l'âme, qui nous est revenu depuis, les bras chargés de présents cartésiens déposés dans des coffrets hollandais, ne dit pas autre chose. Qu'on relise l'*Ethique*. D'un côté la joie et la générosité (si proche de la *virtù* italienne) qui transfigurent la passion, de l'autre la tristesse et le désespoir, qui la dégradent. Point de prestige dans la tristesse, nulle poésie secrète dans le désespoir. Ce sont des régions mornes et vides, que le soleil d'hiver lui-même n'illumine pas de sa mélancolie glacée.

Et qu'on ne dise pas que cet univers des passions cartésiennes, c'est simplement le pays cornélien, un tableau sentimental de la première génération du dix-septième siècle, les couleurs de la vie regardée par les yeux des héroïques Frondeurs. Passées la génération cornélienne et sa poursuite positive de l'amour et du pouvoir, l'héroïsme sentimental reste de mise. Jusque chez les poètes romantiques, la mélancolie ne répond nullement à cette « âcre jouissance » de l'insatisfaction que je veux peindre chez quelques-uns. Le renoncement chez Fromentin, par exemple, c'est justement le renoncement aux valeurs romantiques, la répudiation de la tristesse lyrique. C'est un apprentissage de la monotonie, une désespérance à la petite semaine, et non les grands regrets oratoires d'Olympio.

Ceux qui ne s'aiment pas, qui se condamnent et jouent contre eux-mêmes. Le plaisir de se renier, de se condamner. « Ce degré de démission de lui-même... », dit Eugène Fromentin dès les premières pages de son roman. Voilà le mot. Ce n'est pas tant une fugue (qui pourrait être lyrique et tumultueuse) qu'une démission, une abjuration de soi-même. Il parle ailleurs de l'« âcre jouissance propre aux voluptés d'esprit qui font souffrir ». Voilà le sujet. Et pareillement nous pénétrons, par un défaut de la cuirasse du *dandy*, jusqu'à l'insatisfaction douloureuse d'un Mérimée quand il écrit à l'Inconnue : « Le souvenir d'un plaisir est une espèce de peine. Cela est vrai surtout des demi-plaisirs, je veux dire ceux qui ne sont pas partagés ». Amiel serait aussi de cette famille-là, qu'un criti-

que nomme « un assez fort ennemi de lui-même ». Amiel se reconnaîtrait dans tel personnage de jeune intellectuel familial à Aldous Huxley, dans tel héros de *Point Counterpoint*, où ce Denis Stone de *Crome Yellow* qui ne cesse d'agir contre soi, et trouve dans son insatisfaction un goût d'affreuse douceur et d'amertume consentie.

Très près de nous, le philosophe de l'émotion Max Scheler a tenté, de manière surprenante, la phénaménologie du « ressentiment ». Comme il y a l'homme du ressentiment, il y a celui du renoncement. Le plus grand de nos psychologues n'avait pas ouvert cette porte. Descartes n'entrevoit pas qu'il puisse y avoir un plaisir subtil et douloureux dans la condamnation de soi. Pour ce solide cavalier, qui sut parfois tirer l'épée contre des marins félons, la Tristesse est « une langueur désagréable en laquelle consiste l'incommodité que l'âme reçoit du mal » (1). Que dire pourtant, si cette langueur désagréable revêt pour quelques-uns un charme et une coloration poétiques, comme c'est le cas, à des titres différents, pour Mérimée, Amiel, Fromentin, Huxley ?

Alain a apporté ici, comme à son habitude, d'étonnantes et presque complètes lumières. Et ce robuste moraliste, merveilleusement perspicace, et d'ailleurs si optimiste, a mené le courant cartésien jusqu'à ces rives peu connues. Il faut lire les descriptions que fait Alain de « l'humeur dans nos passions ». Qui pourrait nier en effet, après avoir lu *Dominique* et le *Journal* d'Amiel, que ces pages sont le produit d'une *humeur* secrète de l'écrivain vis-à-vis de soi-même, et d'une curieuse bouderie de l'homme contre son cœur ? En même temps que de l'humeur, il y a là du fatalisme, c'est-à-dire une renonciation rageuse à la liberté, à l'autonomie morale qu'on aurait tant voulu atteindre. Alain décrit ce fatalisme misérable de celui « qui ne comprend pas que l'on puisse avoir du courage, et qui voudrait prouver aux autres, comme il se prouve à lui-même, qu'aucun homme ne devrait jamais travailler avec foi, ni être content » (2). Quand cela s'applique à l'amour, reconnaissez-vous, Dominique, Denis Stone, qui ne vous aimez point !

(1) « Passions de l'âme ». Article XCVI. Ed. Mesnard, 1937. p. 61.

(2) « Esquisses de l'homme ». LXVIII.

Le cas de Mérimée, par quoi je vais commencer, est un peu différent. Le correspondant de l'Inconnue a connu d'abord, vis-à-vis d'une jeune coquette pour hommes célèbres, un amour insatisfait et parfois douloureux. Passion d'un académicien au cœur sec pour une jeune fille habile un peu pédante, attentive à tenir la dragée haute. Puis l'amour insatisfait se transforme en renoncement, et il acquiert alors une poésie un peu déchirante qui nous retient parce qu'elle n'est point dans la manière de ce cynique détaché que fut Mérimée. Mais, tout comme Dominique, Mérimée a péché, s'il faut employer les termes cartésiens, par un manque de générosité. Il n'a pas voulu *aimer avec foi, ni être content*. Son tourment viendra de ce qu'il a, dès le début, écarté la générosité.

L'Inconnue et lui, quand ils se voient, quand ils se parlent, et jusque dans leurs moments de tendresse, sont et demeurent sur leurs gardes. Il est naturel, et il est moral qu'ils finissent par l'amertume, puisqu'ils ont refusé de commencer par la générosité. En sorte que leur histoire rejoint celle des autres.

Le renoncement à soi n'est d'ailleurs pas toujours un phénomène personnel. Max Scheler, dans son livre qui va bien au delà d'une simple esquisse psychologique, a montré que le ressentiment pouvait être le fait d'une race, ou d'un régime politique (1). Pareillement la volupté du renoncement peut affecter une génération entière. Nous verrons que la génération de 1840 a éprouvé collectivement les sentiments amers, le « degré de démission » de Dominique. Ne pourrait-on pas rechercher aussi, dans la génération britannique de l'après-guerre, si les Denis Stone de Huxley ne s'appellent pas Légion ? 1925 à Londres est un peu, à ce titre, ce que fut 1843 à Paris.

Ainsi il faut ajouter un nouveau lien à cette géographie sentimentale que le dix-septième siècle, maître en description psychologique, avait établie. Elargissons seulement le titre, un peu mesquin et doucereux, de *Carte du Tendre*. Les latitudes et les longitudes du cœur de l'homme sont plus nombreuses que ne l'avaient peut-être cru les auteurs de cette fameuse carte. Les méridiens de référence peuvent être multipliés, et bien des terres inex-

(1) « L'homme du ressentiment »

plorées peuvent y être jointes, mais l'idée de géographie est si séduisante ! Dans une vaste description des sentiments, il doit y avoir une place pour les landes désolées de l'amour insatisfait, pour les rochers arides du renoncement. Ce ne sont pas des « châteaux de l'âme », au sens où Sainte Thérèse d'Avila emploie ce terme, qui s'applique mieux, certes, aux régions exaltées et enthousiastes de la générosité mystique. Et je ne nie pas non plus que les châteaux de l'âme ne soient plus attirants que les déserts et les rochers. La correspondance de Mérimée nous révèle un cœur déplorablement sec. *Dominique* est un livre sans virilité. Mais quand on voit sourdre, parmi les terres desséchées qui composent le domaine de Mérimée, une source de poésie, est-ce que le plaisir du chercheur n'est pas augmenté de la longueur même du voyage ?

Et puis le pèlerinage aux grands lieux de l'âme a été relevé et rapporté bien des fois. Tardis qu'il reste encore plus d'une découverte à faire dans ces vallées encaissées et assombries, qui ne connaissent que les brises froides et la poésie amère du crépuscule.

CHAPITRE PREMIER

MÉRIMÉE ET L'INCONNUE

M. Cousin le vit, dans je ne sais quel salon de la Restauration, et demeura plein d'un étonnement admiratif. C'est que Mérimée a de quoi séduire un Victor Cousin. Le colonel de la philosophie française, le grand régent universitaire, avec son habit noir et sa cravate de professeur, a été conquis par l'élégance froide, distante, anglaise du dandy homme de lettres. Et de dire : « C'est un gentilhomme ». Dans la bouche de M. Cousin, adorateur retrospectif de Madame de Longueville, et familier par la pensée des salons du dix-septième siècle, voilà un compliment.

Justement, pour apprécier la nuance exacte de l'amour insatisfait qu'eut Prosper Mérimée pour l'Inconnue, et pour mesurer la courbe de sentiments qui mène d'un flirt sec et cynique à un renoncement presque poétique, il importe de saisir au départ Mérimée sous les allures

un peu hautaines, détachées, insensibles du gentilhomme. En quoi Cousin nous rend service. Quand un puits s'ouvre dans le désert, il est intéressant de savoir quels sables s'étendaient à la place où jaillit maintenant la palmeraie.

Par delà toute l'étendue littéraire de la Troisième République, qu'il nous parait loin, Mérimée ! On ne connaît guère plus de lui que *Colomba*, petit roman d'ailleurs à peu près parfait. Encore faudrait-il savoir si l'opéra qu'on en a tiré ne contribue pas pour une part à sa longévité. La personnalité de Mérimée est de celles qui vieillissent, que la durée posthume affecte. Il n'appartient pas, comme son maître Stendhal, au petit groupe de ceux qu'une éternelle actualité maintient au niveau du présent. Le voilà, d'un terme que cet anglo-man eut ressenti, placé presque définitivement *out of date*.

Il aurait pu pourtant, semble-t-il, exercer une influence sur les attitudes psychologiques des hommes qui sont venus après lui. Ainsi a fait Stendhal. Et, bien qu'ils soient parents, le hussard et le dandy, c'est le hussard seul qui continue à jouer son rôle d'influence. Il y a des stendhaliens. Comme le disait Albert Thibaudet, être stendhalien, c'est une nationalité reconnue sur les pas-seports. On n'est pas *mériméen*.

Un Mérimée ne semble pas prédestiné au renoncement, ni même à l'insatisfaction. C'est un tempérament à succès. Très jeune, il pratique le dandysme et l'insolence. Elève au collège Henri IV, vers les années 1815, il se fait remarquer par ses cravates, son chic anglais, son allure peu expansive.

Est-ce que, sous cette précoce enveloppe, il y a une sensibilité excessive qui se dissimule, un cœur trop ardent qui se rétracte ? Il a voulu nous le faire croire, par une singulière coquetterie d'homme au cœur sec qui propose de sa sécheresse une explication séduisante, et marqué à coin du cachet romantique. Saint-Clair, le héros du *Vase étrusque*, est évidemment une projection de Mérimée par lui-même, une hypothèse formulée par l'auteur sur son caractère. « Il était né avec un cœur tendre et aimant ; mais, à un âge où l'on prend trop facilement des impressions qui durent toute la vie, sa sensibilité trop expansive lui avait attiré les railleries de ses camarades... Dès lors il se fit une étude de cacher tous les dehors de ce qu'il

regardait comme une faiblesse déshonorante. » Cela ne me convainc pas du tout. On sent trop que cette attitude est fidèlement décrite d'après les modèles. Il y a là dedans du Benjamin Constant, du Sénancour, et du poncif romantique. Et n'est-il pas toujours séduisant, pour un écrivain, d'affirmer que sa personnalité réelle n'est pas sa personnalité apparente, qu'il porte un masque ? Si des torrents de lave passionnée s'étaient dissimulé derrière la froide façade de Mérimée, ils auraient bien, de temps en temps, brisé leur enveloppe de glace. Mais ils sont restés invisibles.

Pourquoi ne pas avouer que Mérimée eut le cœur naturellement sec ? Le cynisme, ce peut être, soit une sensibilité trop grande qui se réfrène, soit une sorte d'impuissance sentimentale. Les coquetteries de Mérimée ne doivent pas nous tromper. Il est de la seconde catégorie. Saint-Clair et l'auteur du *Vase étrusque* sont tous deux des cyniques, mais pas de la même famille.

Jeune mondain, Mérimée nous apparaît comme un *amateur* d'âmes, très vivement attiré par le spectacle des passions humaines. Elles sont, dira-t-il, ses « comédiens ordinaires ». Je le vois assez bien, comme dans ces lithographies romantiques, appuyé à la cheminée de marbre blanc, passant une main longue et pâle dans ses cheveux, regardant les hommes et les femmes, et violemment intéressé. Spectacle, non dans un fauteuil, mais le dos à la cheminée. C'est ainsi que l'a vu David d'Angers.

Tout cela lui fait un personnage brillant et sec, avec des « cheveux blonds roulés » et un regard auquel rien n'échappe. Sa pose affectionnée est celle du mondain observateur et pénétrant. Mais il apporte à cet exercice des facultés de critique et de compréhension vraiment remarquables. En même temps il apprend tout, il sait tout. Il parlera les langues de l'Europe, l'anglais, l'allemand, l'espagnol. Il sait bien le grec. Il traduira du russe. Entre sa vingtième et sa trentième année il aborde toutes les sciences et non pas comme un amateur, mais comme un maître. L'une de ses plus grandes coquetteries sera sa double campagne académique, qui le mènera comme historien et comme savant à la classe des Inscriptions, et comme romancier un peu scandaleux, à l'Académie française.

Il fait penser, par instants et toutes réserves faites, à Monsieur Teste. Comme lui, *transiit classificando*. Ces

deux intelligences démontent froidement les ressorts du cœur, et l'inoubliable *lettre d'Emilie Teste* a des accents qui répondent aux propos des contemporains de Mérimée. Comme Monsieur Teste aime les noms baroques et les variétés rares de lentilles d'eau, nous verrons Mérimée s'attacher passionnément aux exemplaires un peu exceptionnels de l'humanité, surtout quand il s'agit de types féminins. « Quel dramaturge vous feriez !... », dit Paul Valéry, à M. Teste. Vous semblez surveiller quelque expérience créée aux confins de toutes les sciences !... » Ne voilà-t-il pas une belle définition que l'on pourrait appliquer à ces cas-limites de la psychologie que sont, parmi les nouvelles de Mérimée, la *Venus d'Ille*, *Colomba*, et cette assez extraordinaire *Lokis* dont il a expliqué à l'Inconnue les intentions non dissimulées ?

Tel est le Mérimée de la vingt-cinquième année. Il est à son aise dans les salons, à la lueur des cires blanches et parmi les crinolines, comme il est à son aise dans la théologie, l'épigraphie, les considérations sur la guerre civile à Rome, et les recettes culinaires espagnoles. Il y a un bien joli dîner chez Hugo, que nous raconte Madame Hugo, où, tout en parlant de *omni re scibili*, Mérimée en tablier blanc confectionne un macaroni.

Non, vraiment, chez ce mondain à bonnes fortunes, sûr de soi, sûr de son cœur ou plutôt de son manque de cœur, rien ne nous annonce une possibilité de renoncement amer. Pour s'en convaincre, au surplus, il suffit de le regarder, à côté de son ami Beyle, en face du problème féminin.

II

Mérimée devant les femmes, c'est encore l'amateur d'âmes, sec, curieux, dégagé, et qui le prend de haut.

Plus tard, académicien, il publiera une petite brochure qui un des classiques *stendhaliana*, une brochure anonyme intitulée *H.B., par l'un des quarante*. Il y a là de quoi faire frémir les trente-neuf autres. Ils commencèrent d'ailleurs à frémir le lendemain de son élection, quand il leur lâcha dans les jambes cette *Arsène Guillot* qui les eût sans doute empêchés de voter pour lui la veille. Dans sa brochure, Mérimée rapporte la théorie de Beyle sur les femmes, qui est tout simplement du Julien Sorel en maximes. « Si vous vous trouvez seul avec une fem-

me, je vous donne cinq minutes pour vous préparer à l'effort prodigieux de lui dire : « Je vous aime ». Dites-vous : « Je suis un lâche si je ne lui ai pas dit cela avant cinq minutes »... On se passerait de rapporter ces pauvretés psychologiques, ces banalités de hussard qui fait la théorie à voix haute, mais qui n'a pour son compte à peu près aucun succès auprès des femmes. Il manque à ce pauvre Stendhal d'avoir fait la preuve par le fait de sa rhétorique amoureuse. Mais ce qui m'intéresse dans les propos de Stendhal que Mérimée rapporte, c'est l'accent avec lequel il les rapporte, c'est le ton de sa voix, la qualité de son évocation.

Mérimée a rêvé sur ces principes outreculdants de Beyle. Il voudrait les croire vrais, vrais pour son compte à lui. Un homme qui a approché Mérimée pendant les dernières années de l'Empire, Augustin Filon, témoigne de ses ambitions sentimentales. Il a rêvé « de maîtrise satanique, de despotisme donjuanesque ». Il a médité des recettes psychologiques dont l'effet fût inmanquable. Il ne peut se soucier sans un frisson d'intérêt des rodomontades de Beyle, propos de garnison auxquels il est loin d'attacher une aveugle confiance, mais dont il voudrait tant qu'ils répondissent pour une part à la réalité ! Et en même temps il imagine des femmes auprès desquelles ces recettes trouveraient leur usage, des femmes dangereuses, en marge des conventions et des coutumes, un type intermédiaire entre les *gitanos* de Barcelone et les chats qui peuplent son appartement parisien. Filon nous le montre à la cour de Napoléon III. « La mondaine, pour l'intéresser, devait avoir en elle un côté dangereux et trouble, une certaine inclination à faire le mal. Celle qui ne peut pas donner un coup de poignard ne peut pas donner un baiser ». Ces chattes de Colette avec leur perversité câline, griffes et velours, nous donneraient une assez exacte image de l'idéal féminin de Mérimée.

Contradiction ironique des destinées. Les livres de Mérimée nous présentent bien ces femmes dangereuses, félines, à la fois séduisantes et cruelles. Mais on ne les découvre pas dans sa vie. Il aura une courte liaison avec George Sand, cette pauvre George qui est ainsi un chapitre — très court — de la vie de Mérimée comme elle sera aussi un chapitre, d'ordre intellectuel, de la vie de Fromentin. Nous la retrouverons à ce propos. Mérimée, à qui

l'on pourra tout reprocher, sauf d'être un pédant, devine en Madame Sand le *bas-bleu* que les eaux de Venise n'ont pas réussi à laver. Elle se plaindra, elle, de la desséchante cruauté de l'homme. Chose singulière, il retrouvera, des années après l'épisode George Sand, quelques traces de *bas-bleu* chez l'Inconnue. Et, cette fois, au lieu de rompre, il s'en amusera. C'est peut-être qu'il n'est plus un jeune homme.

Vers 1837, Mérimée semble, sentimentalement, se fixer. Il entame une liaison, qui durera quinze ans, avec une femme de premier plan, et de grande classe. Mme Delessert le mènera jusqu'aux premières années de l'Empire. Il faudrait savoir dans quelle mesure le « diamant faux » dont il parle à l'Inconnue au début de leur correspondance (1), ce n'est pas Mme Delessert. De toute façon, elle ne fut pas non plus, très probablement, une femme de mystère, aussi encline à donner un coup de poignard qu'un baiser. Une grande bourgeoise, et non pas une gitane.

Au moment où il va rencontrer l'Inconnue, Mérimée est donc, j'y insiste, un cœur sec et satisfait. Si je me suis attardé à le peindre, c'est d'abord qu'il n'est pas dépourvu d'une certaine séduction. Témoin M. Cousin. Et aussi parce qu'on pourra mieux apprécier la qualité de sentiment que va faire naître chez lui un amour insatisfait. Vers la trentaine, cet élégant dédaigneux et ennuyé, qui s'appuie à l'embrasement des portes et promène sur les danseurs un regard si pénétrant, cet amateur d'âmes qui sait le grec, ce mondain pour qui la poliorcétique n'a pas de secrets, c'est un homme au cœur naturellement aride, assez frémissant, parfaitement maître de lui-même. On ne se sent pas, certes, une sympathie spontanée à son égard. Il est trop sûr de lui. Mais attendons.

III

Nous voici à l'Inconnue.

D'abord cette Inconnue n'est pas inconnue. Comme pour la plupart des femmes qui ont correspondu avec Mérimée, on sait son nom, ce qu'elle était, on devine son ca-

(1) « Lettres », I. - lettres VII, VIII, X.

ractère, on a une idée de son portrait. On sait aussi le pseudonyme qu'elle employa pour écrire les premières fois, et toutes ses roueries d'*engagement* nous sont connues. Cela dit, bien des choses restent dans l'ombre, d'où elles ne pourraient être tirées que si nous avions, en même temps que les lettres de Mérimée, celles de l'Inconnue. Il est fort probable que nous ne les lirons jamais.

Telle quelle, cette correspondance est une des plus émouvantes parmi les correspondances que nous a révélées le dix-neuvième siècle. Elle me touche autant que l'autre recueil de lettres inspirées par l'amour insatisfait, la douloureuse correspondance de Benjamin Constant à Juliette Récamier. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Pitié pour ces hommes, Mérimée et Constant, habitués à vaincre, et que l'amour fit souffrir.

Les *Lettres à une Inconnue*, publiées après la mort de Mérimée (1), comprennent trois-cents-trente-deux lettres, parmi lesquelles ne s'est malheureusement glissé aucun billet, aucune réponse de la femme à l'homme. On s'en étonne à peine, lorsqu'on songe que cette édition a été préparée par l'Inconnue elle-même, après la mort de son correspondant à Cannes, à l'automne de 1870. *Préparée* est le vrai mot. *Préparée*, comme on cuisine, ou comme le dandy de 1830 *préparait* chez les Hugo son plat napolitain, en taillant, truffant, arrangeant. Une simple étude du premier volume, d'après les principes élémentaires de la critique verbale, permet de deviner les interversions, les changements ou les suppressions de dates, toute une mise en œuvre destinée, sans doute, à égarer le lecteur. Et les points de suspension...

La dame qui a publié la correspondance a donc triché. Elle a mélangé les lettres qui se suivaient, et il faut derrière elle entreprendre de restituer l'ordre chronologique. Elle a omis les dates là où elle n'a pas bouleversé la succession régulière des lettres. Tout ceci contribue, d'ailleurs, à nous la faire connaître. Nous n'oublierons pas ces détails en esquissant son portrait psychologique. C'est une tricheuse et c'est une coquette. Mais, où sa tricherie

(1) « Lettres à une Inconnue », avec une préface de Taine (« J'ai rencontré plusieurs fois Mérimée dans le monde... »). D'abord en 2 volumes. L'édition actuelle comprend 3 volumes.

et sa coquetterie deviennent le plus perceptibles et le plus amusantes, c'est aux moments où elle fait des coupures dans le texte. Car ces coupures sont là tantôt pour dissimuler des phrases trop tendres, trop compromettantes, tantôt pour nous faire croire qu'il y en a. Une rouée, mais au petit pied.

Les premières lettres ne portent pas de date. Autant que l'on puisse conjecturer d'après des recoupements, elles doivent être de l'année 1840. Les trois-cents-trente-deux lettres couvrent une période de trente ans. La dernière, datée de Cannes, 23 septembre 1870, a été tracée par Mérimée deux heures avant sa mort. « chère amie, je suis bien malade, si malade, que c'est une rude affaire d'écrire... ». Trente ans de correspondance, parmi lesquelles vingt-cinq ou vingt-six ans de correspondance résignée et *renoncée*, voilà tout de même une fidélité.

Les premières relations de Mérimée avec l'Inconnue remontent à 1831. Il a vingt-huit ans, il a publié depuis dix-huit mois la *Chronique du règne de Charles IX*, où il y a de l'humour bien distant et parfois cruel. Est-ce cela qui attire les jeunes filles ? Il reçoit une lettre, probablement envoyée d'Angleterre, d'une lectrice de la *Chronique*. Elle signe Lady A. Seymour. Un beau nom. Avait-elle pris des renseignements sur son romancier, ou devinait-elle ses goûts, en faisant exactement ce qu'il fallait pour flatter cet amateur de femmes, d'Angleterre, d'aristocratie et d'inconnu ?

Il répond. S'il faut en croire Montherlant d'après la série si forte et si infâme des *Jeunes filles*, les écrivains, surtout les écrivains « pas pour jeunes filles » sont assez couramment en butte à leurs attaques. Mais l'inconnue de Mérimée n'a rien d'une Andrée Hacquebaut. A la différence de l'héroïne de Montherlant, elle était habile, spirituelle autant qu'intellectuelle, elle savait se faire désirer au lieu d'implorer, et enfin elle était très probablement jolie. Très femme en somme, et d'une coquetterie traditionnelle, au contraire de la misérable Andrée Hacquebaut.

Mais tout cela, Mérimée ne pouvait pas le savoir, au moment où il répondait à la lettre reçue. Son premier mouvement, il est facile de le deviner. Flatté, mais sur ses gardes... Et aussi: « Engageons toujours. On verra après ». Tel est votre gentilhomme, Monsieur Cousin.

Avons-nous les premières réponses de Mérimée ? Il est difficile de le dire. Les douze lettres par lesquelles s'ouvre le recueil ne sont pas datées, et la treizième est de février 1842. Cela fait à peu près une lettre par an, mais certaines raisons (1) donnent à penser que bien des lettres de cette période manquent. C'est dommage, car elles sont parmi les plus intéressantes.

« Conversation de bal masqué », dit Augustin Filon. Précepteur du Prince impérial, il a justement approché Mérimée dans les salons de l'Empire, au milieu des dominos et des masques. Mais les travestis de 1860 ne sont pas exactement les mêmes que ceux de 1840. La *conversation de bal masqué* des premières lettres de Mérimée, quand il ne connaît pas bien encore son inconnue, fait penser au travesti de l'époque romantique, sur lequel Théophile Gautier et Gavarni ont apporté tant de documents. Oui,

(1) Dans le cadre de cette courte étude, plus psychologique que critique, je ne puis analyser de près les indications données par la correspondance. Il est très probable qu'au moment où Mérimée écrit la lettre IV, il n'a pas encore rencontré sa correspondante. Tout au moins peut-on affirmer qu'ils ne se sont pas vus longtemps. Il lui dit en effet : « Sans admettre le cas impossible où vous ne me plairiez pas, si « moi » je vous déplaisais... » On ne dit pas cela à quelqu'un que l'on connaît, en arrangeant avec lui un rendez-vous.

Par contre la lettre VI contient le rappel précis d'une rencontre : « Le souvenir de vos « splendide black eyes... ». Mais la lettre IX pourrait bien être en réalité antérieure à la lettre VI. Ici notre inconnue triche. Les lettres VII, VIII et X se suivent probablement, car elles contiennent toutes trois des confidences de Mérimée, sur le mode de l'apologue, à propos d'un « diamant faux » qui pourrait être une des autres amies de Mérimée (Madame Delessert ?). La lettre XII n'est pas à sa place. On pourrait multiplier ces conjectures. Il faut d'ailleurs reconnaître que la dame a accumulé les obstacles. Aucune entreprise de restitution définitive ne pourrait se faire sans le manuscrit des lettres.

A partir de 1842, les questions délicates (comme la première rencontre, le projet de mariage de l'Inconnue) disparaissent naturellement. Et la correspondance, à laquelle on a laissé les dates, se suit dans l'ordre chronologique, avec de simples coupures dont les intentions, je l'ai dit déjà, sont parfois d'une coquetterie renforcée.

cette longue correspondance s'engage à la romantique comme un badinage audacieux, léger, avec une tendresse de commande, qui est dans les lois du genre. Un peu de la même manière que, vingt ans plus tard, Napoleon III tutoiera l'ambassadrice de Metternich dans les grands salons des Tuileries. Le masque tombé, on reprend le *vous*.

De ce tutoiement factice des débuts, Mérimée, lui, n'a de cesse qu'il passe à un autre chapitre. Il veut voir le visage derrière le masque. Sans doute désirait-elle aussi montrer ses yeux. La première rencontre eut lieu, sans doute en Angleterre, dans une maison amie. Aventure risquée, car l'Inconnue doit abandonner son masque, par lequel elle avait piqué la curiosité. Derrière le *loup* de velours de Lady A. Seymour, il y a la fille d'un notaire de Boulogne sur Mer, Jenny Dacquín. Seul le prénom restait anglais.

Ainsi elle a commencé par un mensonge. Cela déjà est un peu inquiétant. Que fait Mérimée du principe de Stendhal, qu'il citait pourtant avec tant d'admiration (1) : *Ne jamais pardonner un mensonge* ? Il agit comme si le mensonge de Jenny Dacquín l'amusait en l'intriguant. Toujours le prestige de la « femme dangereuse ». Comme si le mensonge, chez Jenny Dacquín, n'était pas la marque d'une petite bourgeoise romanesque.

« J'ai reçu *in due time* votre lettre. Tout est mystérieux en vous... » Ainsi débute la première lettre du recueil (2). Si tout est encore mystérieux en elle, lui, avec un courage intellectuel que j'admèrerais si je n'y voyais, hélas, un souci de prudence (quelque chose comme « n'allez pas vous faire d'illusions, voilà ce que je suis »), — lui, entreprend une esquisse de son caractère. Il ne s'y flatte pas. « ...Un peu trop franc dans ma dernière lettre en vous parlant de mon caractère... » (3) Quel dommage que nous n'ayons pas ce Mérimée peint par lui-même, débarrassé des feintes de Saint-Clair, brutal, et nu. Jenny Dacquín n'a pas jugé utile de nous donner, au début de leur liaison, ce portrait du partenaire. Peut-être crai-

(1) « H.B., par l'un des quarante. » Il ajoute : « La bonne foi éat un des traits du caractère de Beyle ».

(2) Et qui n'est sûrement pas la première lettre de réponse aux avances de « Lady A. Seymour »

(3) « Lettres ». I. I. p. 2.

gnait-elle qu'on ne la jugeât sévèrement d'avoir, malgré tout, continué à correspondre avec un tel homme.

Et très vite, les premières passes d'armes brillamment exécutées, Mérimée essaie d'y voir clair. Si ces lettres sont de l'année 1840, il a à ce moment trente-sept ans. La liaison avec Mme. Delessert en est encore à sa première période. « Je me demande, dit-il à Mlle Dacquin (1), ce que je suis pour vous et ce que vous êtes pour moi A la première question je ne puis répondre ; pour la seconde, je me figure que je vous aime comme un nièce de quatorze ans ». On ne refusera pas à ce Mérimée un grand désir de clairvoyance. Il entame un *flirt* avec décision, car dire « à la première question je ne puis répondre », c'est insinuer « répondez vous-même ». Mais en même temps il se fait de leurs rapports à tous deux, à l'aube de leur liaison, une idée sans complaisance. Vers la quarantaine, un homme aime une jeune fille « comme une nièce de quatorze ans ». Sainte Beuve a apporté là-dessus un témoignage inoubliable d'homme de quarante ans (2). « Depuis bien des jours je sens en moi des mouvements tout nouveaux. Ce n'est plus seulement une femme que je désire... Ce que je veux, c'est une femme toute jeune... Je la vois... elle a passé quinze ans à peine... Surtout la voir, la contempler, rafraîchir mes yeux, ma pensée... la promener les matins de printemps... Mais qu'est-ce ? tout d'un coup le voile, se déchire, et je m'aperçois que ...c'est un regret qui s'éveille, c'est de n'avoir pas à moi, comme je l'aurais pu, une fille de quinze ans... »

Lutte du désir et du renoncement. Il commence, Mérimée, d'être plus pathétique. Si plein de raison : « Nous ne pourrions jamais nous aimer d'amour. Notre connaissance n'a pas commencé d'une manière qui puisse nous mener là. Elle est beaucoup trop romantique... » (3) Mais, dans la même lettre, si pressant pour implorer un rendez-vous. Et parmi ses insistances, il y a une coupure...

Proust dit quelque part : « Rien de plus beau qu'un blanc qui sépare deux chapitres de l'*Education sentimentale* ». Dans les lettres de Mérimée, rien de plus attachant que les blancs, les coupures. On les reconstitue. Malgré sa clairvoyance, l'homme de quarante ans a posé sa candi-

(1) « Lettres ». I. III. p. 9.

(2) « Portraits littéraires ». III Pensée VI (à 44 ans)

(3) « Lettres ». I. XII. p. 44.

dature, mais pas comme elle l'espérait sans doute. Car elle a, incontestablement, rêvé de mariage. Aussi, quand Mérimée, soit d'un geste, soit d'un mot, a montré un commencement de tendresse, lui a-t-elle jeté un obstacle en travers. Ce qui lui vaut, ainsi qu'à nous, des ironies à la Stendhal : « Vous me dites, *short and sweet* : Mon amour est promis... Vous dites que vous êtes engagée pour la vie, comme vous diriez : « Je suis engagée pour la contredanse »... Vous en êtes encore à croire ou à dire que, lorsque on vous dit : « aimez monsieur », on aime... Savez-vous que, si votre amour était promis, je croirais sérieusement qu'il vous serait impossible de ne pas m'aimer ? Comment ne m'aimeriez-vous pas, vous qui ne m'avez pas fait de promesses, puisque la première loi de la nature, c'est de prendre en grippe tout ce qui a l'air d'une obligation... ? » (1)

Ces premières joutes nous mènent jusqu'en 1842. Est-il amoureux ? Est-elle amoureuse ? Je ne le crois pas. Ils sont trop sur leurs gardes l'un et l'autre. Jamais liaison ne fut engagée, menée avec plus de prudences et d'arrière-pensées des deux côtés. Il a des phrases parfaites. Il joue à la légèreté doctorale. « On me doit d'avoir démontré qu'une femme qui porte des robes bleues est coquette et affecte le sentiment. » Jenny Dacquin porta-t-elle une robe bleue devant Mérimée ?

Quand elle refuse de le voir : « Rassurez-vous, je ne deviendrai pas amoureux de vous... Vous vous rappelez ma morale : « L'amour fait tout excuser, mais il faut être bien sûr qu'il y a de l'amour ». (2) Et plus loin : « ...Peut-être trouverai-je en vous ce que je cherche depuis longtemps : une femme dont je ne sois pas amoureux et en qui je puisse avoir de la confiance... » (3) Et encore : « Vous m'appellez tentateur. Osez dire que ce nom ne vous convient pas beaucoup mieux qu'à moi. N'avez-vous pas jeté un appât à moi, pauvre petit poisson... jusqu'à ce qu'il vous plaise, quand vous serez lasse du jeu, de couper le fil... » (4). Tendre badinage. Ce n'est pas encore l'amour.

ARMAND HOOG.

(1) « Lettres ». I. IV. p. 14. 15

(2) « Lettres ». I. V. p. 20.

(3) « Lettres ». I. V. p. 21.

(4) « Lettres ». I. VI. p. 27.

POEMES

I

*Je t'apporterai la rosée du matin,
Brillante dans mes cheveux.
Je t'apporterai la joie du soleil,
Cachée dans mes yeux.
Je t'apporterai mes bras
Pleins de fleurs.*

*Repose ta tête fatiguée
Contre ma frêle épaule.
Elle est faite pour toi,
Pour recevoir ton front
Lourd de tristesse
Et de pensées.
Je suis celle que tu as attendue,*

*Celle que tu aimes,
Qui peut t'aider à porter
Le fardeau de la vie.
Repose-toi contre moi,
Ferme les yeux.*

*Il est des rêves délicats
Qu'on ne peut effleurer,
Comme des ailes de papillons.
Ne me dis rien.
J'ai pensé à toi,
Sans parler.*

*Ton âme est lasse,
Je suis le Printemps
Que tu fais naître.
Réchauffe-moi de ton cœur,
Ouvre-le tout grand,
Pour m'aimer.*

*Dans ton âme pure
Il y a une flamme
Qui me brûle et que j'aime.
Nos âmes sont pareilles,
Avides de silence
Et de ferveur.*

*Je t'aime comme une mère.
Dors... à ton réveil,
Mes yeux te souriront.
Tu verras leur extase
Et ma joie infinie*

*Dans leurs larmes.
Nous unissons nos vies,
Nos pauvres solitudes,
Pour les abandonnés
Comme nous,
Sans douceur.
Dors... rêve.*

*Tu verras un jardin
Plein des fleurs que tu aimes,
Fraîches et embaumées.
Cueille-les pour moi
Et mets-les dans mes bras
Avec bonté.*

*Tu veras une plage
Où j'allais me coucher
Blottie comme un enfant,
La tête dans les bras,
Grise de ton chagrin*

*Et de ma peine.
Tu verras les étoiles*

*Scintillantes d'espoir
Dans la nuit sombre.
Tu verras ma jeunesse
Se réveiller fragile
Entre tes bras.*

*Comme une fleur tardive,
La joie naîtra en toi.
Pour te guérir,
Tu devras croire alors
Aux baisers de mes lèvres,
A mes baisers.*

II

*J'ai eu trop froid dans le jardin la nuit :
Tu m'as recueillie, apportant la douceur
Et la chaleur de ta tendresse ;
Depuis lors les fleurs brillent au soleil
Et mon âme est pleine de rêves.
Tu viendras un jour me prendre par la main,
Je te suivrai, sans regarder ma route,
La tête appuyée contre ton cœur aimant.
Ami, nous arriverons ainsi près de la mer,
Sur des plages lointaines, inondées de lumière
Et chaudes vers le soir quand descendent les ombres.
Ou bien dans la forêt ténébreuse et profonde,
Grave comme l'église dans l'attente du soir,
Imprégnée de senteurs et de vie silencieuse.
Attente célicate, où tout chante et s'apaise,
Sans paroles, nos âmes puiseront la ferveur.
Avant de me quitter apporte-moi des roses
Que je pourai bercer dans mes bras vides et las,
Et noyant mon visage en m'enivrant de toi
De leur parfum troublant comme ton âme ardente.
Et puis reviens un jour, un jour point trop lointain,
Sinon je tomberai coupée comme ces roses,
Effeuillée et fanée dans la joie d'un matin.*

ANDREE LAFORGE.

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE

IV

17 octobre...

Cette lettre me fit longtemps réfléchir. Qui pouvait en être le rédacteur anonyme ? Le style dénote un azhariste (1) manqué : cette citation coranique et cette façon de signer mettent en cause cette espèce d'individus qui exploitent leur maigre savoir et l'ignorance invétérée des paysans, qui vivent de la rédaction de correspondances et qui sèment la zizanie partout, entre familles et entre individus. En tout cas, cette lettre dénonce des faits nouveaux qui exigent une enquête. S'il est avéré, comme c'est écrit, que l'épouse de Kamar el daoula a été étranglée, nous avons affaire à un crime sur lequel s'est greffé un autre crime. Nous avons maintenant moins d'intérêt à rechercher l'auteur de cette lettre qu'à voir le bien-fondé de l'accusation. Il faut alors faire ouvrir la tombe, exhumer le corps de l'épouse du blessé et le faire examiner par le médecin légiste. Mes pensées avaient normalement pris cette direction, sans que je me rende compte du rôle attribué à Rim par cette lettre ni du tort que cela pouvait lui faire. Tout dépendait de l'examen du cadavre.

En hâte, j'avais avisé le médecin légiste par télégramme, j'avais tout préparé pour l'ouverture de la tom-

(1) Ancien étudiant de l'Université d'el-Azhar.

be, désigné des gardiens de nuit pour éviter qu'on s'en approchât, réquisitionné un fossoyeur. D'ailleurs, dès que j'eus fini de lire la lettre, je m'étais mis en communication par téléphone avec le merkez pour aviser le mamour. On me répondit qu'il venait de partir à une réunion importante qui se tenait à la moudirieh sous la présidence du moudir.

Le moawin arrivait bientôt à mon bureau :

— Naturellement, me dit-il, Ton Excellence a lu les journaux du soir.

— Pas du tout.

— Il y a une crise ministérielle.

Je compris de suite le secret de la conférence de la moudirieh : dès cet instant, sans aucun doute, les fonctionnaires de l'administration allaient orienter leurs facultés d'intelligence et de réflexion vers le nouveau ministère pour voir venir le vent, afin d'être prêts à marcher dans son sillage comme ils l'avaient fait en d'autres cas. Cette attitude se manifestera par la mine revêche qui accueillera les omdes et les notables amis du ministère défunt, et le sourire le plus engageant pour les partisans du nouveau gouvernement. Je ne fis aucune réflexion au moawin, car je suis un magistrat et il ne convient pas que je parle politique. Si les ministères et les partis changent, la loi reste la loi. En définitive, je lui dis d'un ton très calme :

— Je pense que tu pourras nous accompagner à la place du mamour.

— Les circonstances présentes m'interdisent de quitter le merkez, mais le lieutenant de police est à son poste, tout à la disposition de Ton Excellence.

Je le laissai rentrer au merkez. Je commandai l'auto et attendis le médecin légiste : celui-ci, en réponse à ma dépêche, m'avait informé par message téléphonique qu'il viendrait le jour même.

C'est alors qu'Abd el Maksoud Efendi pénétra dans mon bureau et, me montrant du doigt le calendrier accroché au mur, me rappela que j'avais à inspecter la prison du merkez. Le parquet avait le devoir de procéder inopinément à cette inspection, au moins deux fois par mois. Sans le regarder, je lui recommandai de m'en parler plus tard. Il fit deux pas pour sortir, puis revint et, en clignant de l'œil :

— On dit que le nouveau ministère est formé et qu'il a l'intention de recourir à de nouvelles élections.

— Et après ?

— Mon but, c'est-à-dire... avant que la prison du merkez ne soit encombrée...

Je ne prononçai pas un mot et fis semblant de feuilleter le dossier de l'affaire qui nous préoccupait. Le chef de la section criminelle vit que je ne lui répondrais pas et s'en alla d'un pas incertain et lent. Je me rendis compte à son allure qu'il n'était pas venu de sa propre initiative. Je l'appelai : il se rapprocha. Je lui dis alors en souriant d'un air malin :

— Le secrétaire-archiviste du merkez t'a parlé au téléphone ?

— Naturellement, répondit-il aussitôt. Les listes de prisonniers sont prêtes, bien en ordre... le procès-verbal de l'inspection est rédigé, tout est à point, il ne manque plus que ta signature... Cela ne prendra pas plus d'un quart d'heure et nous en aurons fini avec la mission d'inspecter la prison.

Je le regardai de travers :

— C'est rudement bien imaginé ! Ce sera, en effet, une inspection tout à fait inopinée, n'est-ce pas, Abd el Maksoud Efendi ?..

L'homme fut un peu troublé :

— Mon intention est, d'une part, d'assurer la tranquillité de Ton Excellence, et de l'autre, de ne pas mettre le merkez en mauvaise posture dans les conjonctures actuelles...

— Bien, ça va...

J'arrêtai au plus vite cet entretien, car on frappait à la porte. Le médecin légiste, muni de sa petite trousse, voulait entrer : j'allai au-devant de lui pour lui souhaiter la bienvenue et commandai pour lui une tasse de café. Notre conversation roula sur les événements publics. Il m'apprit en résumé ce que m'avait dit Abd el Maksoud Efendi : un nouveau ministère était constitué et se préparait à ordonner de nouvelles élections. Nous ne fîmes aucun commentaire, car chacun de nous ignorait les tendances de l'autre et craignait de dévoiler son opinion intime. Nous nous étions donc mis à parler métier et notamment de l'affaire en cours. En peu de mots, j'en donnai un aperçu au médecin. Ayant décidé

de nous transporter au cimetière, nous partîmes en automobile, ne nous arrêtant qu'au terme de notre voyage, un endroit quelconque, au milieu des champs, où étaient groupées, à l'ombre de deux ou trois palmiers, quelques tombes en boue et en briques crues, surmontées de longues stèles brunes, comme des têtes d'afrites (2).

A notre descente de voiture, les gardiens s'avancèrent à notre rencontre. Ils avaient été réveillés en sursaut et s'empressaient au devant de nous : l'un d'eux venait de quitter un matelas qu'il avait installé au-dessus d'une tombe, tel un palanquin sur une chamelle. D'autres avaient placé une natte devant cette tombe et s'y tenaient accroupis comme des singes dans le giron de leur mère. Je m'informai du lieutenant de police. On me le montra sur le chemin agricole, et je vis ce jeune homme, en tenue militaire, s'élancer en caracolant sur son cheval gris.

Nous nous mettons à l'ouvrage sans perdre une minute et, sur notre ordre, le fossoyeur s'apprête à ouvrir la tombe : la pioche et le pic entament la petite construction qui en bouche l'entrée.

Le médecin légiste me demande si nous avons convoqué un parent pour identifier le cadavre et le linceul. Mais, lui répondis-je, nous ne connaissons qu'une sœur de la défunte, qui s'est enfuie et a disparu. Le docteur estima devoir envoyer le lieutenant au village pour en ramener une voisine qui avait pu assister au lavage du corps ou à l'enveloppement dans le linceul : l'officier de police partit aussitôt accomplir cette mission. Le fossoyeur continuait son œuvre avec précaution et un trou béant apparut, mais l'homme s'en écarta en disant :

— La porte est sur le derrière, sauf votre respect...

Il ramassa ses outils pour aller de l'autre côté ; il se mit à piocher avec énergie et fit un large trou. Le médecin lui cria :

— Eh, toi, l'homme ! Est-ce le tombeau de Toutankhamon ? Tu te trompes sur l'entrée et tu es le fossoyeur du village !

— Monsieur le Docteur, c'est seulement parce qu'elle est fermée depuis longtemps.

(2) Génie malfaisant.

Il frappa deux derniers coups et l'entrée apparut. L'homme se glissa, s'aidant des pieds et des mains, à l'intérieur de la tombe, et en rapporta quelque chose d'enveloppé dans des chiffons, qui n'avaient plus de couleur à cause de leur vétusté et qui s'en allaient presque en lambeaux dans ses doigts. Il plaça le tout sous nos yeux :

— Voyez si c'est bien la femme.

Le médecin mit au jour ces os desséchés, les examina, puis il dit au fossoyeur :

— Remporte-les, espèce d'âne. C'est un cadavre d'homme.

— Un homme ?

Le fossoyeur rejeta les débris dans la tombe, en rapporta un autre corps, qu'après un rapide examen le docteur jugea encore être celui d'un homme. Il continua à nous montrer, l'un après l'autre, les corps qui lui tombaient sous la main : c'étaient tous des hommes. Il s'écria furieux :

— Eh, dites donc, où sont donc les femmes ?

Le médecin répliqua avec calme :

— En somme, monsieur le fossoyeur, tu as dû te tromper de tombe.

Et, avisant un tombeau voisin :

— Ouvre donc ceci, par exemple.

Le fossoyeur transporta ses outils à l'endroit indiqué par le médecin, pendant que les gardiens enlevaient leurs affaires de dessus le premier tombeau :

— Alors, se dirent-ils tout bas, nous étions mal partis !

Le second tombeau fut ouvert. A peine le fossoyeur s'y était-il plongé qu'on vit revenir le lieutenant, suivi de la femme, qui cachait son visage à l'aide du bout de son voile noir et criait, avec des modulations dans la voix :

— O toi qui illuminais le quartier !

Le lieutenant lui ferma la bouche en la repoussant :

— Tais-toi, vieille bête !

Le médecin s'approcha de la femme pour s'entretenir avec elle : il apprit qu'elle était une voisine de la défunte et qu'elle avait assisté à la toilette mortuaire :

— Ecoute-moi bien, femme, est-il exact que la morte a été enterrée en ta présence ?

La femme s'avança :

— J'étais là, monsieur. Et je me frappais le visage, — Dieu t'en préserve ! — et je poussais des cris.

— L'important pour nous, ce ne sont pas les gifles que tu t'es flanquées. Dans combien de linceuls l'a-t-on enveloppée ?

— Trois, touchons du bois, trois linceuls : un de moire, un de casimir (3) et un de soie verte...

Le fossoyeur rapportait un cadavre de la tombe. Le médecin examina le linceul, dont l'action du temps avait fait disparaître la couleur : de légères traces de vert aux extrémités indiquaient seules le coloris primitif. Sur son ordre, le cadavre fut aussitôt enlevé et installé sur deux planches, disposées, comme une table d'opération, à l'ombre d'un acacia. Le docteur fit éloigner les assistants, et le lieutenant brandit sa fine badine de jonc en criant :

— Allez-vous en, éloignez-vous !...

Le médecin développa le linceul avec précaution. Dès que le squelette apparut, dégagé de ses bandelettes, j'entendis marmotter derrière moi. Je me retournai : c'était le chauffeur de l'auto, qui, caché derrière le tronc de l'arbre, contemplait ce spectacle, le visage altéré, les yeux exorbités, prononçant comme malgré lui :

— Il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu ! Nous appartenons à Dieu et c'est vers Lui que nous retournerons !

Le médecin lui lança un regard pour le faire taire et le pria de s'écarter un peu. De mon côté, je poussai un cri qui fit sauver le chauffeur : il se réfugia dans sa voiture.

L'attitude de ce chauffeur m'amena à méditer... Quelle était la cause de sa frayeur ? Était-ce la vue des ossements eux-mêmes, ou l'idée de la mort qu'ils représentaient, ou les fins dernières de l'être humain qu'il avait vues de ses yeux ? Pour quelle raison la vision d'un cadavre ou d'ossements n'impressionne-t-elle plus des gens comme moi ou comme le médecin, pas même des individus comme le fossoyeur ou les gardiens ? Je m'imagine que ces cadavres ou ces ossements ont

(3) Transcrit du français.

perdu à nos yeux leur valeur symbolique et n'ont pas plus d'importance que des branches d'arbre, des morceaux de bois, ou des fragments d'argile ou de briques. Ce sont des choses que nous manions dans notre travail quotidien. Leur symbole, qui constitue toute leur force, s'est évanoui pour nous. Oui. Que subsisterait-il pour nous de ces choses respectables et saintes, qui ont une valeur si grande dans la vie de l'humanité, si le « symbole » en était absent ? Resterait-il, devant nos yeux amusés et distraits, autre chose qu'un corps matériel de pierre ou d'os, qui n'aurait aucune portée et ne signifierait rien ? Quel serait le but de la vie humaine, quel en serait le prix, si le « symbole » en disparaissait ?... Le « symbole » est par essence une entité sans existence réelle. Ce n'est rien et c'est tout dans notre vie humaine. Ce « rien », sur quoi nous basons notre raison de vivre, c'est ce que nous possédons de plus élevé, nous en sommes fiers, car cela nous distingue des autres créatures. C'est là toute la différence entre les animaux supérieurs et les animaux inférieurs.

Le médecin « coupa » le fil de mes pensées avec ses ciseaux, qu'il tenait dans sa main gantée de caoutchouc pour faire ses recherches dans les ossements :

— C'est, sans aucun doute, une femme, dit-il.

Il reprit sa tâche :

— Les côtes sont intactes. Dans le crâne, la calotte est intacte. L'os hyoïde...

A ce mot, je le considérai avec attention. L'état de l'os hyoïde est essentiel pour faire la preuve d'un crime. S'il est brisé, c'est que la strangulation a été la cause de la mort, et la seule chose qui nous intéressait en fait, dans cette exhumation et cet examen du cadavre, c'était la recherche de l'os hyoïde, pour voir s'il était intact. Le médecin ne me fit pas languir et cria, en me montrant cet os entre ses doigts :

— Brisé.

Ce seul mot était suffisant pour fixer mon attitude dans l'affaire : les renseignements fournis par la lettre anonyme étaient donc exacts. Il n'y avait plus rien à attendre ; aussi dis-je au médecin :

— Nous avons fini.

J'étais résolu à rentrer au plus vite pour trouver le moyen de débrouiller le secret de ce nouveau procès.

qui était, j'en étais certain, la clé du premier. Le médecin, ayant achevé son travail, rendit le corps au rossoyeur, qui le remit en place devant nous et reboucha la tombe comme elle était auparavant. Je restais songeur dans mon coin, me demandant qui avait égaré cette femme. Était-ce son mari, le blessé ? Et alors, qu'est-ce qui l'avait poussé à cela ? Et sa sœur Rim, quel avait été son rôle dans cette histoire ? Connais-sait-elle ce crime ? D'ailleurs, où se trouvait Rim maintenant ? Sa présence à l'enquête, à cette heure, aurait été d'une extrême importance, mais comment retrouver sa trace ? Le cheikh Asfour sait où elle est, ou tout au moins peut nous aider à la rechercher. Le cheikh Asfour sera donc le point de départ de la nouvelle enquête, et je vais l'amener à composition avec ma méthode personnelle, bien supérieure aux procédés sévères de l'administration. Les individus comme Asfour, on les manie avec ruse et avec calme. Voyons : si je lui laissais croire, par exemple, que je peux faciliter son mariage avec Rim... L'idée me plut et je résolus de la mettre à exécution.

Nous étions repartis dans l'auto et nous côtoyions le village, lorsque des cris déchirants et des ululements de femmes se firent entendre dans les parages de la maison de réception de l'omdeh. J'arrêtai le chauffeur d'un geste :

— L'omdeh serait-il mort ? dis-je.

Je me penchai par la portière. Je me trouvais devant un spectacle que je ne compris pas du premier coup. J'aperçus le chef ghafir, son adjoint, et un groupe de ghafirs qui portaient quelque chose dans leurs mains : ils étaient entourés d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, qui hurlaient à qui mieux mieux, en scandant : « Il n'y a de divinité qu'Allah ! Allah est Grand ! ». Les femmes poussaient leurs zaghari-tes (4), comme c'est l'usage pour les noces, en tapant sur de petits tambourins qu'elles tenaient en main. Je cherchai à distinguer clairement l'objet qu'on portait, et le médecin légiste en fit autant. Stupeur ! C'était un appareil téléphonique, du modèle de ceux du merkez. Le médecin ne cachait pas son saisissement :

(4) Vociférations gutturales des femmes.

— Voilà que le téléphone, dit-il, est accompagné d'un cortège nuptial comme une jeune mariée.

Je fis signe à un ghafir passant à quelques pas de nous, et quand il fut tout près, je lui demandai ce qui se passait. Le jour même, me répondit-il, un ordre était arrivé annonçant la revocation de l'omdeh et la nomination à sa place d'un membre de la famille rivale dans le village. Nous comprimes tout, et le médecin me dit en riant :

— Il paraît que le téléphone de l'Etat joue, à l'égard de l'omdeh, le rôle d'un sceptre.

C'est exact, à ce que je crois, C'est le signe du pouvoir, de l'autorité et de la liaison avec le gouvernement. Sa suppression de la maison de l'omdeh « déchu » est le symbole de la disgrâce, et ces hurlements de désespoir qu'on entend de la maison de l'ancien omdeh, ces pleurs qui accompagnent le téléphone à la sortie de sa demeure, sont l'indice de la gravité du malheur survenu. Mais cette catastrophe, comme toujours, possède, dans la direction opposée, une autre face, souriante celle-là. Au logis du nouvel omdeh, on accueille la venue du téléphone avec des tambourins et des zagharites : c'est également le signe d'un bonheur sans égal et d'une extrême félicité. Voici encore un « symbole », sous la forme d'un téléphone d'acier et de bois, qui joue un rôle important sur le théâtre de ce village tranquille.

L'auto nous emmena : le médecin resta silencieux une bonne partie du trajet. Finalement, il se tourna vers moi :

— Il est vraisemblable, dit-il, que le nouvel omdeh est un protégé du nouveau ministère.

— Ce village, lui répondis-je, est comme tous les villages d'aujourd'hui en Egypte : il y a deux ou plusieurs familles puissantes qui se disputent la charge d'omdeh, chacune d'elles se rattachant à un des partis politiques qui luttent pour le pouvoir. Pourquoi voudrais-tu que la situation de ce village diffère de celle de tout le pays en général ? Le village n'est-il pas un Etat en miniature ?

18 octobre...

La première chose que je fis, après être rentré dans mon bureau, fut d'envoyer chercher le *cheikh* Asîour. Il arriva et se tint devant moi sans parler. Je lui dis à brûle-pourpoint :

— La jeune Rim te plaît-elle ?

Il leva la tête et me lança un regard qui me pénétra jusqu'au plus profond de mon être, mais il se remit et resta silencieux. J'insistai alors :

— Je suis disposé à convoquer le mazoun (5), qui dressera séance tenante votre acte de mariage.

Il ne bougeait toujours pas. Je repris :

— Si elle était là maintenant, j'aurais sur-le-champ...

Je ne me lassai pas de le presser, mais il ne se départit pas de son mutisme. Enfin, il se mit à fredonner, à voix basse sans doute, mais d'une façon perceptible :

*Je t'avais bien prévenu,
Mais ton naturel l'emporte,
Autant rendre droite la queue d'un chien,
Même en y suspendant un poids.*

Je ne pus me défendre de lui crier :

— Tais-toi, animal.

Et je le renvoyai au plus vite; il n'y avait vraiment rien à espérer d'un homme de sa trempe. Mais je voulais questionner le coiffeur préposé au service sanitaire du village. Je le convoquai donc pour l'interroger sur cette histoire de femme étranglée.

Comment avait-on autorisé son inhumation dans le permis du parquet ?

— Sur ton honneur, mon Bey, répondit-il aussitôt, je ne sais si elle était étranglée ou brûlée. Le médecin du service de santé a prescrit de l'inhumer comme d'habitude :

— Sans qu'on ait vu le cadavre ?

— S'il fallait attendre d'avoir vu le corps pour

(5) Fonctionnaire spécialement préposé aux affaires matrimoniales.

chaque décès, mon Bey, il serait préférable d'attendre la mort.

— En somme, personne n'a examiné, personne n'a vu...

— Mon Bey, il est d'usage, dans les campagnes, que les coiffeurs du service de santé informent le médecin inspecteur par téléphone. Celui-ci est assis dans son bureau et se contente de demander la cause du décès; nous lui répondons, toujours par téléphone : « Elle est décédée, docteur, de mort naturelle », et il repart : « Enterre, enterre, enterre... ».

— Parfait. Parfait. Parfait.

Je ne trouvais aucun intérêt à discuter avec ce coiffeur, car je ne les connais que trop, ces coiffeurs du service de santé. Leur unique souci est de se faire payer cinq piastres par la famille du défunt, et ils obtiennent le permis d'inhumer sans voir le visage du mort ni même se rendre à son domicile. Ils ne sont que des « courtiers d'inhumation ». Et, même s'il s'en trouve parmi eux qui soient consciencieux, au point d'aller par devoir professionnel se faire montrer le cadavre, que voulez-vous que des ignorants de cette espèce puissent découvrir ? Le coiffeur voit un homme, ou une femme qui a rendu l'âme, sans blessures apparentes. Comment saurait-il que le décès est suspect ? Le règlement des coiffeurs, ce règlement que ne connaît aucun autre Etat sur la surface du globe, est lui-même la source du mal.

Nous possédons aussi un règlement des sages-femmes, qui n'est pas plus beau. Je n'oublierai jamais ce que m'a conté un jour le médecin de l'hôpital du merkez. Il avait été appelé, me dit-il, pour un accouchement difficile, dans un village de la campagne. Il était parti en toute hâte et avait trouvé la patiente couchée sur le dos. On voyait paraître un bras de l'enfant. A côté d'elle se tenait une vieille femme, aux cheveux et aux lèvres rouges, qu'on lui dit être la sage-femme, Sitt Hindieh. On l'informa que la malade était dans cet état depuis trois jours, avec ce bras qui pendait.

— Pourquoi as-tu attendu tout ce temps, dit-il à la sage-femme, avant de prévenir le médecin ?

— Nous attendions la bonté de Dieu et nous disions : Que le Seigneur la délivre en bonne santé !

Le docteur fit un examen interne : il trouva la matrice pleine de paille et l'utérus déchiré. Il n'y avait

aucun espoir de sauver la moribonde, et l'enfant était mort depuis deux jours. En regardant autour de lui, il aperçut un tas de paille maculée aux pieds de la mère. Il interrogea la sage-femme Sitt Hindieh, agréée par le service de santé.

— Au début, docteur, dit-elle, lorsque je voulus extraire l'enfant, celui-ci me glissa de la main. Je me levai et me dis : « Tu ferais bien de te frotter la main avec un peu de paille ».

Et elle tendit au médecin une main souillée de paille, dont les ongles étaient longs et noirs. Le docteur me disait : « Les sages-femmes accouchent une femme comme si c'était une gamousse ». La mère rejoignit son enfant dans la mort. Le service de santé se contenta d'enlever à cette sage-femme « officielle » son permis d'exercer... Mais le règlement ne fut pas modifié pour autant, et le service sait que des milliers d'enfants meurent chaque année de cette façon...

Je considérai un instant ce coiffeur. La vie des individus n'a en Egypte aucune valeur, je m'en rends compte, puisque ceux qui ont le devoir d'y penser y songent bien peu. Je chassai cet homme comme les autres.

Le mieux est, pensai-je, dans une histoire pareille, de rechercher l'auteur de la lettre anonyme. Un instant de réflexion m'amena à montrer l'écriture au cadî, car il me semblait probable que le rédacteur fût un fonctionnaire de son service ou un avocat inscrit à son tribunal. Peut-être même avait-il vu cette écriture. Du moment que je l'attribuais à un azhariste, l'enquête devait être faite dans ces parages. Je fis venir Abd El-Maksoud Efendi, le chef de la section criminelle, qui était un ami du cadî et le priai de m'accompagner sur-le-champ. Peu de temps après, nous arrivions au tribunal et nous demandions le cadî: on nous désigna une chambre, à la porte de laquelle on voyait des socques. Abd el Maksoud Efendi me dit à l'oreille que le magistrat faisait sans doute ses ablutions en vue de la prière de midi. Il me conta en deux mots combien le cadî était pieux : c'était, me dit-il, un véritable ascète.

Nous entrons, après avoir frappé à la porte, Le cadî avait enlevé sa robe et son turban : il était assis sur sa natte de prière; devant lui était une assiette de dattes, cueillies au palmier que nous avions vu dans la

cour du tribunal. A notre arrivée, le cadi se leva, nous salua, nous fit asseoir sur des chaises et commanda pour nous du gingembre.

Abd el Maksoud Efendi crut devoir m'épargner l'ennui d'entamer la conversation et, s'adressant au cadi :

— Son Excellence le substitut, lui dit-il, a une faveur à solliciter de Ton Eminence...

Un peu troublé, le cadi le coupa rapidement :

— J'espère que c'est une chose neuve. Est-ce une demande personnelle ou...

Son attitude, son emoi me rappèrent une histoire que m'avait contée le mamour à son sujet. Le moudir, me dit-il un jour, avait projeté pour l'embellissement du merkez et par souci de la santé publique, la création d'un square au milieu de la localité. Un certain nombre de notables avaient, dans ce but, effectué des donations, suivant leurs moyens. Ayant appris la chose, le cadi alla trouver le mamour pour blâmer cette initiative et proposer, au lieu d'un jardin, la fondation d'une mosquée, pour le culte divin et pour exciter le peuple à la piété et à la bonne conduite.

Finaud, le mamour avait approuvé la proposition du cadi ; il avait même témoigné d'un immense enthousiasme :

— Il faut, lui dit-il, présenter ce projet de mosquée au moudir, et je suis sûr qu'il y sera tout à fait favorable. Et, afin d'augmenter sa joie, nous mettrons le nom de Ton Eminence en tête des souscripteurs pour la somme de cinq livres (6).

Il n'avait pas achevé de prononcer ce chiffre, me contait le mamour, qu'il vit le visage du cadi jaunir : celui-ci ne savait que dire, il ne pouvait décemment retirer son projet, d'où sa gêne et son trouble. Le mamour s'y attendait, bien qu'il fût au courant de l'aisance et de la fortune du cadi.

Sans doute, son train de vie ne témoignait nullement de sa richesse : il était installé dans deux chambres, et sa pitance se composait d'un peu de fromage, de quelques raves et de quelques dattes. Le mamour lui avait rendu visite une fois au Bairam, et il n'avait vu

(6) Transcription de « guinée ».

dans sa salle de réception que deux banquettes en bois, non rembourrées, recouvertes de peaux de mouton assez sales; une vieille natte s'étalait entre les deux banquettes. Ce magistrat mettait de côté son gros traitement, ne consacrant que deux ou trois livres à ses dépenses du mois. A la fin de l'année, ses économies étaient employées à des achats d'immeubles ou de terrains de culture. Il ne plaçait pas son argent dans des banques de peur qu'on en connût le montant, et personne ne savait l'endroit où il pouvait bien l'enterrer toute l'année.

Le cadî, continua le mamour, s'était précipité dès le lendemain matin, comme s'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, pour venir lui demander, non sans quelque hésitation :

— As-tu mis Son Excellence le moudir au courant du projet de mosquée ?

Le mamour lui avait répondu, tout en souriant intérieurement :

— Je rendrai visite à Son Excellence aujourd'hui, bien sûr, vers la fin de l'après-midi.

Et il avait vu le cadî, avec toutes sortes d'amabilités et de gentilleses, lui glisser à l'oreille, comme s'il lui confiait un secret :

— Je te prie seulement, la question des cinq livres...

— Eh ! bien, qu'y a-t-il de nouveau ?...

— Il n'est pas nécessaire d'en parler...

Cette anecdote me revenait soudain à l'esprit au moment où le cadî, mal à l'aise, nous disait : « Est-ce une demande personnelle ? » Je découvrais tellement bien ce qui lui passait par la tête. Il craignait probablement que nous soyons venus pour solliciter une libéralité du même ordre. Je m'empressai de le rassurer en le prévenant que notre présence était motivée par une affaire de service et, ayant extrait de mon dossier la lettre anonyme, je la lui montrai. Dès qu'il eut compris ce que nous désirions, il retrouva son calme :

— C'est très simple, nous dit-il. Nous allons d'abord boire notre gingembre... Puis nous examinerons le document...

Il frappa dans ses mains :

— Cheikh Hasanein, cria-t-il, envoie-nous vite le domestique.

Il se recueillit un instant, puis renouvela ses formules de politesse :

— Soyez les bienvenus... Vous me faites beaucoup d'honneur...

Abd el Maksoud Efendi jugea bon de faire étalage de ses relations intimes avec le cadî et, me le désignant du doigt :

— Son Eminence le cadî compte parmi les grands savants ; c'est un véritable puits de science.

Et se tournant vers lui :

— Je n'oublierai jamais, mon cher maître, le jour de cette conférence, lorsque tu as riposté à ce jeune professeur...

Le cadî l'interrompit et, avec un geste de fausse modestie et comme en chassant un mauvais souvenir :

— Que Dieu l'humilie ! Je ne peux supporter ni l'impiété ni l'ignorance. Imagine-toi, mon Bey, dit-il en me faisant face, que cet Efendi, professeur de géographie à l'école secondaire, fit un jour un conférence publique sur un savant européen, un certain « Chantoun ». Ce dernier, nous déclara-t-il, connaissait exactement le poids du ciel et de la terre... J'en demande pardon au Tout-Puissant...

Je réfléchis un instant au nom prononcé par le cadî et finalement je compris qu'il s'agissait du savant mathématicien « Einstein », et j'avais vraiment envie de savoir ce qui s'était passé. C'était là, sans doute, un conflit entre deux mentalités opposées et, par-dessus le marché, une lutte entre deux fortes têtes, ce qu'un homme comme moi aime toujours voir, pour en mesurer l'étendue. Aussi est-ce avec beaucoup d'intérêt que je dis au cadî

— Tu as assisté à cette conférence, mon cher maître

— J'ai eu ce malheur. « Avant, comme après, les choses dépendent de Dieu ».

— Qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé, mon Bey, que ce professeur prit la parole et dit, en présence du pacha le moudir, des grands fonctionnaires et des notables, que ce savant infidèle avait découvert ce qui n'avait jamais été trouvé et ce personne ne pourra jamais trouver. Je me levai pour lui donner la réplique : « Monsieur le

« professeur, tu en as menti. Dieu dit, en effet, dans « Son Livre vénéré : « Nous n'avons rien négligé dans « le Livre ». L'assistance m'imposa silence et je me tus, par égards pour Son Excellence le moudir, sinon, par Dieu, Maître de la Kaaba, j'aurais continué. Cet Efendi poursuivit son discours, qui n'était basé ni sur la raison ni sur la tradition, et dit notamment que son savant européen avait pu, à l'aide d'équations algébriques, calculer le poids du ciel et de la terre. Je n'en pouvais plus de colère et je me levai pour déclarer : « Tout beau, monsieur, tout beau. Apprends-nous d'abord si ce savant, « ce « Chantoun » a pesé les cieux et la terre y compris « le Trône ou sans le Trône ?... » Le professeur resta interdit et, me fixant : « Quel trône ?... » me dit-il. Ce fut alors que je lui citai ce verset coranique : « Son Trône « s'étend sur les cieux et sur la terre... Réponds, professeur hérétique. C'est là l'essence et la substance. Le « poids est-il avec le Trône ou sans le Trône ?... »

Je réprimai un sourire et lui dis, avec les marques d'un profond intérêt :

— Et après ?

— Après, monsieur... rien. Le conférencier ne sut que répondre ; il protesta, puis se retira. L'assistance était houleuse, tiraillée en tous sens. Le moudir était furieux contre moi, prétextant que j'avais porté atteinte à sa dignité, en agissant ainsi en sa présence. Les auditeurs oublièrent ce qu'avait dit le conférencier et c'était là l'essentiel. Ils ne prêtèrent attention qu'à ma conduite vis-à-vis du moudir, ce qui n'était que secondaire. De tous côtés, on exigea de moi des excuses et j'ai fini par exprimer des regrets. Mais je sens bien que depuis ce jour, le moudir ne me porte pas dans son cœur...

Il se tut un instant, puis, sur un autre ton :

— Par suite de la situation politique actuelle, dit-il, je pense que le nouveau ministère fera, comme d'habitude, des mutations parmi les moudirs et tout le personnel administratif.

J'allais ouvrir la bouche pour répondre, lorsque le domestique entra. C'était un demi-cheikh, c'est-à-dire qu'il portait un turban, une galabieh, sale comme une galabieh de fellah, et il était pieds-nus. Il nous apportait deux tasses dépareillées, dont les anses avaient disparu. Je bus avec précaution, regardant à l'intérieur de la tas-

se, tant je craignais qu'il y eût des cafards en place de sucre.

Nous avons fini notre conversation et bu notre gingembre : il s'agissait de travailler. Le cadî se fit apporter des feuilles écrites par ses subordonnés pour les comparer avec l'écriture de la lettre, mais nous ne trouvions aucune analogie. Ce fut également sans résultat que nous montrâmes le document aux fonctionnaires du tribunal, qui auraient pu nous mettre sur la piste de l'auteur de la lettre.

Nous repartions comme nous étions venus, nous dirigeant à pied vers le parquet. Abd el Maksoud me dit :

— Nous pourrions inspecter les prisons et l'on n'en parlerait plus.

Je ne manifestai aucune opposition. Nous arrivâmes au merkez : le mamour avait réuni dans son bureau quelques omdehs pour leur exposer le point de vue nouveau et leur communiquer ses instructions. Il le faisait avec l'énergie qu'il avait montrée lors de la formation du ministère précédent. Dès qu'il m'aperçut et qu'il sut l'objet de ma visite, il se précipita au devant de moi et m'installa à la place d'honneur. Il leva la séance et accompagna les omdehs jusqu'à la porte :

— Alors, ouvrez les yeux, omdehs, toi et l'autre. Le candidat du gouvernement doit avoir la majorité aux élections. D'ailleurs, je m'en lave les mains et vous êtes libres. Compris ?...

— Compris, mon Bey, dirent-ils d'une seule voix.

L'un d'eux déclara pourtant, après une courte hésitation :

— Mon Bey, il y a de solides gaillards, de la famille rivale, qui sont très écoutés et qui vont faire du tapage...

Le mamour le poussa par l'épaule :

— Laisse les fauteurs de troubles, dit-il, je m'en charge... Au revoir.

Ils sortirent tous. Le mamour revint vers moi. Poussant un grand soupir, il me dit d'une voix lasse :

— Depuis deux jours et deux nuits que je mène cette sale existence !

Je voulais le taquiner et l'effrayer un peu :

— Mais, lui dis-je, mon cher mamour, on sait bien que tu es du parti du ministère précédent.

— Pour l'amour du ciel, tais-toi, répondit-il sans

désemparer. Toute ma vie, j'ai été secrètement partisan du nouveau ministère. Ce qui est dans mon cœur y est bien et les actions ne valent que par les intentions.

— Laissons la politique, lui dis-je dans un sourire, et parlons affaires.

Je lui appris le résultat de l'exhumation, à savoir que l'os hyoïde avait été trouvé brisé, et lui montrai la nécessité de rechercher le coupable de ce crime nouveau. Je lui demandai de m'aider de tout son pouvoir à en découvrir l'auteur. Mais il répliqua instantanément :

— Pendant ces jours-ci, le merkez n'a pas le loisir de s'occuper d'étranglement ou d'embrasement.

— C'est navrant. Avez-vous donc autre chose à faire qu'à maintenir l'ordre ?

— Alors, tu ne comprends pas ?...

— Mais non, je ne comprends pas...

— Nous laisserions les élections pour prêter attention à des assassinats ou à des étranglements ?...

— Mais bien sûr...

— Ce n'est pas conforme aux instructions que nous avons reçues.

Il me laissa et se mit à jouer avec des menottes et des chaînes suspendues au mur. Abd el Maksoud Efendi me fit signe de ne pas continuer sur ce sujet et, voulant changer le cours de la conversation :

— Son Excellence le mamour permet-il de faire venir le registre de la prison...

Je sentis que la dignité de ma profession était en jeu et je m'écriai :

— Je vais inspecter moi-même la prison et tous les locaux du merkez, il le faut

J'avais mis une telle énergie et une telle résolution dans ces paroles que le mamour en fut abasourdi, puis, après une légère hésitation, il me dit avec douceur :

— Je t'en prie. La prison est à tes ordres... Attends une minute, mon cher.

Il sortit rapidement du bureau :

— Brigadier Abd el Nébi, appela-t-il.

Il disparut à ma vue, mais j'eus l'idée de regarder par la fenêtre du bureau qui donnait sur la cour du merkez. Je vis alors le mamour et le brigadier qui couraient vers la prison du merkez, en ouvraient la porte, faisaient sortir des individus, qui, à l'apparence, étaient

des gens aisés de la région, puis les poussaient dans le dépôt de paille et de fourrage, et les y enfermaient à clef.

— Viens, dis-je à Abd el Maksoud Efendi, et vois toi-même. On dirait que c'est la Bastille. Voilà le mamour qui cache des gens dans le dépôt de paille.

Dans un souci d'apaisement, Abd el Maksoud répondit :

— Mon Bey, nous traversons une triste époque et la politique est installée dans le pays. Il est inutile d'être aussi exigeant...

— Alors, on nous demanderait de laisser en prison des individus qui n'ont commis aucun crime !...

— Mon Bey, tu sais bien que le mamour dépend du ministre de l'Intérieur, qui est en même temps Président du Conseil. Notre chef n'est que ministre de la Justice. Il est déjà arrivé que des magistrats et des substituts qui ont résisté à l'administration en de semblables circonstances politiques aient été brimés et envoyés en Haute-Egypte.

— Alors, nous allons vérifier le registre du merkez et nous taire ?...

— Mon Bey, nous ne saurions faire mieux que... Enfin ! D'autres, plus puissants que nous, auraient pu mieux tenir tête...

— Tant pis ! Demande donc qu'on nous apporte vite les registres, et n'en parlons plus...

(A suivre)

TEWFIK EL HAKIM

Traduit de l'arabe

par Gaston Wiet et Zaki M. Hassan

(Copyright by Tewfik el Hakim; 1938)

NOTES ET CRITIQUES

LA LEGENDE DE MOULAY YACOB

Moulay Yacoub est une station thermale marocaine qui traite les affections justiciables des eaux sulfureuses. Les Berbères attribuent les vertus curatives de la source à la puissance du saint Moulay Yacoub. Un vieux mendiant, Moussa, m'a conté sa légende. Assis depuis des années à la même place, il repose son dos vouté contre le mur tiède de la piscine, et sa voix infatigable implore des pèlerins baigneurs une aumône au nom du sultan Moulay Yacoub ben Mansour, mort au pays de Cham.

Il y a bien longtemps régnait sur les royaumes de Fès et de Marakech le sultan Moulay Yacoub ben Mansour, la bénédiction de Dieu soit sur lui ! Lors d'un séjour au palais de Chella, il tomba gravement malade : brûlé de fièvre jour et nuit, le corps consumé se couvrait de plaies, qui formaient des ulcères. Les médecins les plus habiles du Maroc et de l'Andalousie, des musulmans, des juifs, des nazaréens, furent mandés au royal chevet : leur science avoua son impuissance devant la marche redoutable du mal. Désespéré, le sultan fit venir en son palais une sorcière berbère de l'Atlas, qui ordonna des immersions dans une source chaude, située au versant d'une vallée, en bas de la montagne sacrée du Zerhoun.

Moulay Yacoub entreprit le voyage et, à l'emplacement du sanctuaire d'aujourd'hui, ses serviteurs montèrent la tente royale. Dès le premier bain, le sultan sentit un soulagement et, à la fin de la semaine, il obtint la guérison. Le cœur joyeux il retourna en son palais.

Moulay Yacoub possédait un esclave noir du nom de Blal, qu'il chérissait autant qu'un fils. A plusieurs reprises, Blal avait demandé à son maître de le marier, et le sultan avait toujours refusé. Mais, au jour du retour.

quand l'esclave revint à la charge, le sultan, tout au bonheur de la santé recouvrée, ne voulut pas peiner l'impatient Blal; il consentit à le marier et lui demanda s'il avait fait un choix. Or le démon avait mis la folie dans le cerveau de Blal, qui dit: « Je veux épouser Lalla Chafia, fille de Moulay Yacoub ben Mansour ».

Fort ennuyé d'une telle réponse, le sultan alla trouver sa sœur, femme de bon conseil, qu'il consultait dans les situations difficiles. Celle-ci lui dit: « Au milieu de l'or et des pierreries du trésor royal resplendit un rubis d'un éclat inégalable, sans pareil dans le monde entier. Montre-le à ton esclave et dis-lui que, s'il t'apporte le semblable, il épousera ta fille ». Dès qu'il connut la réponse du sultan, l'esclave courut à l'asile de Sidi Bel-Abbès, saint homme qu'il avait en grande vénération.

Mis au courant, l'anachorète donna ces instructions:

— Va à l'ouest avec un couffin, emplis-le avec des cailloux du lit de l'oued et apporte-les au sultan.

— Dieu maudisse le démon, s'écria l'esclave, tu te moques de moi.

— Va et fais ce que je t'ai dit, reprit Sidi Bel-Abbès.

L'esclave, ayant rempli le couffin des cailloux de la rivière, l'apporta au sultan. Au fur et à mesure qu'il vidait le couffin, les cailloux se changeaient en rubis plus gros, plus beaux encore que celui du trésor royal.

Moulay Yacoub, tenu par sa promesse, alla chez sa fille. Il était triste devant Lalla Chafia, belle comme la lune. Enfin il dit: « O ma fille, je te marie avec Blal, mon esclave ». Mais la fille du sultan jura qu'elle préférerait la mort à cette union avec l'esclave, et sa gorge était secouée de sanglots pendant que ses grands yeux versaient un flot de larmes. Ce sont ces pleurs qui coulent encore à la source de Lalla Chafia, à Moulay Yacoub.

Néanmoins on commença les préparatifs des noces. La nuit qui précéda celle où l'esclave devait entrer chez son épouse, la malheureuse princesse avait le cœur si désespéré qu'elle mourut. Les anges emportèrent Lalla Chafia au sommet de la montagne, où est toujours son tombeau vénéré.

Cette même nuit, Sidi Bel-Abbès apparut en songe à Blal, qui ne savait encore rien. Il se dressa devant lui et entrouvrit la manche gauche de son caftan. L'esclave vit, couchées sur des divans, des filles fort belles et richement parées. Le Saint entrouvrit la manche droite de son caftan, et l'esclave vit des filles beaucoup plus belles et plus richement parées que les premières. « Vois, dit Sidi Bel-Abbès, les filles de gauche sont celles de ce monde, dont tu peux jouir et qui te procureront du plaisir. Celles de droite sont les filles du Paradis, dont tu peux jouir aussi et qui t'apporteront la félicité ».

Emu par ce songe, l'esclave renonça à la fille du sultan et se retira dans le désert pour prier et méditer.

Moulay Yacoub, déjà si triste de la perte de sa fille bien-aimée, fut étonné de ce songe: « Eh, quoi, se dit-il,

cet esclave qui ne possédait rien, pas même sa personne, et qui d'un coup peut jouir d'une fortune plus considérable que la mienne, renonce aux joies de ce monde pour vivre dans la solitude et mériter les félicités de l'au-delà ? Moi, sultan à la puissance éphémère et homme misérable, vais-je encore jouir des biens de la terre et atteindre le seuil de la mort sans savoir la place que Dieu m'a réservée?»

Le sultan touché de la grâce, abandonna ses richesses, les concubines royales, les palais aux innombrables trésors, troqua la pourpre pour la bure et se trouva aussi nu sous l'une que sous l'autre. Il chargea ses épaules d'une outre goudronnée et partit à travers le vaste monde.

Il allait ainsi de ville en ville, de hameau en hameau, donnant de l'eau à ceux qui ont soif. Certains, après avoir bu, mettaient une pièce de monnaie dans la sacoche de dcum tressé du porteur d'eau. Mais le fond du sac était percé et chaque pièce tombait à terre, bientôt ramassée par quelque miséreux, et Moulay Yacoub restait pauvre. Le saint homme marcha ainsi par de nombreuses routes et, un jour, il mourut au pays de Cham, où il est enterré.

Le sultan qui porta l'outre goudronnée est devenu le patron des porteurs d'eau dans tout le Maghreb et, chaque été, les corporations rassemblées fêtent solennellement Moulay Yacoub ben Mansour, mort au pays de Cham.

Dr. SECRET.



SUR LA DANSE

La danse étant quelque chose que nous écrivons avec notre corps, il nous plaît d'imaginer que tel dénouement de bras, telle inclinaison de cou, telle crispation de jarret, sont autant de mots exprimant l'amour, la haine, le désir, l'humiliation, la crainte, le dévouement, l'esclavage, la révolte, l'ironie, la victoire !

Héraclite d'Ephèse a dit : « Le repos et la stabilité n'appartiennent qu'aux morts ». Donc, nous les vivants, les pauvres vivants inquiets, sommes la proie d'une agitation perpétuelle. Et la danse serait en somme à l'agitation ce que le style est à la pensée. Grâce à ses rythmes, ses cadences, la danse pétrit la matière cahotique du mouvement pour en faire une sorte de prise ardente et pure se détachant sur le brumeux décor de l'infini.

Mais il y a l'improvisation, c'est-à-dire l'élan, joie ou teneur, devenant dynamisme ; et je ne connais pas de

danse plus captivante que celle qu'invente à chaque seconde une étoile ou une mouche. Dans *Beaucoup de bruit pour rien*, Shakespeare fait dire à Béatrice : « Ma mère criait, mais il y avait à ce moment-là une étoile qui dansait, et c'est sous cette étoile que je suis née ».

Il en résulte alors une classification assez précise. D'une part : danse combinée, réfléchie, que la danseuse a composée comme Lenôtre ses jardins, tel poète ses poèmes, tel ingénieur ses viaducs. C'est dans cette catégorie que se groupent les danses sacrées des mystères d'Eleusis, dont l'hierophante Eumolpe fixa le déroulement, les danses du même Mnester duquel fut dit : « qu'il jonglait avec les débris du soleil », et les danses que dansait à l'hippodrome de Syrienne Théodora, danses qui lui valurent la soumission d'un cœur et un empire.

D'autre part : danse de la jeune fille joyeuse qui bondit, gesticule et tourne sur la pelouse du jardin, parce qu'en elle un trop plein d'enthousiasme, de jeunesse et d'espoir, fait éclater la lenteur pesante des gestes quotidiens et qu'il lui devient impossible de marcher, à cette minute où, son sang pressé par l'impulsion vive, la force à courir. Danse aussi de l'éphébe qui se bat en nageant contre l'élasticité bleue des flots, danse de la branche qui oppose les mille palettes frissonnantes de ses feuilles à l'assaut inégal des vents.

La première de ces formes de la danse est un art. La seconde un moment de la vie. L'imperfection de l'une est la beauté de l'autre.

Nous demandons à l'art d'éterniser la vie et la danse en tant qu'art est plus éphémère encore que la vie ! C'est ce fait de ne point durer, d'être de perpétuelles morts alternées avec de perpétuelles naissances, qui semble leur trait d'union.

Que demeure-t-il d'un danseur nous ayant ébloui par mille gestes tout un soir, ou d'un nuage que nous avons vu glisser en se transformant dans le ciel ? Rien qu'un souvenir diffus, brouillé de mélancolie et de ravissement.

L'artiste, qui choisit comme moyen d'expression la danse, se résigne au plus beau des sacrifices : celui de son immortalité. Dédaignant d'expliquer son âme en mots, en marbre ou en musique, en tout ce qui peut, au delà de nous, continuer, il nous révèle sa frénésie intérieure par ce langage si proche, si fugitif qu'est le mouvement. Il accepte de créer une œuvre dont la beauté ne dure qu'un instant, instant terrible et merveilleux qui par son émotion aigüe, rachète sa fugacité. « O danse, a dit Suarès, drame de l'instant ! ».

Le danseur donne à ses contemporains la plus touchante preuve d'amour en préférant leur émotion d'un jour à sa gloire de toujours. Bathyle ne fit battre que le cœur de quelques hommes, alors que Michel Ange fit battre celui de l'humanité. A Rome sur la tombe d'une jeune danseuse, morte depuis deux mille ans, il y a ces mots : « Saltavit placuit », petite phrase écrite en lettres d'or,

en lettres de feu, sur des abîmes de silence et de néant. Irrémédiable anonymat, révélation splendide ! « Elle dansa et elle plut ! »

Mais au lieu de ces mots : Elle dansa, combien j'aurais mieux aimé : Elle vécut ! Car je préfère la vie qui s'harmonise comme une danse, à la danse qui s'harmonise comme un art !

La vie, ce tissu de mouvements contradictoires où le hasard avec ses coups de dés, le hasard qui n'a point de goût, seul est roi !

Il faut modeler la vie comme une glaise tendre, calamistrer ses boucles échevelées, donner à nos douleurs un contour arrêté, hautain, mesurer, endiguer la bourrasque de nos joies, afin de n'être humain qu'à la façon des dieux, c'est-à-dire avec préméditation.

La danseuse règle un à un ses pas et ce qui nous paraît des sauts désordonnés est le résultat d'une étude attentive. A chaque minute de sa danse elle est parfaitement belle, à chaque minute un magicien pourrait, en la figeant dans son attitude, lui donner la durée et créer un chef-d'œuvre.

Ainsi en est-il de notre vie qui devrait à chaque minute être un chef-d'œuvre perpétuellement renouvelé. Pouvoir à n'importe quel moment, malgré les états de larmes ou de rires, offrir à l'exigence la plus absolue, une âme, où sanglots et bonheurs se nattent comme dans une fugue, toujours harmonieusement ! Car si la danseuse danse sur la scène, à la clarté de la rampe, devant un public frémissant et charmé, nous dansons notre vie à la clarté des soleils, devant l'éternité muette des univers !...

MARIE CAVADIA.



UN AMI EGYPTIEN DE PIERRE LOTI

Moustapha Kamel Pacha

Au Caire, sur la place Suarès, en plein cœur de la ville, s'élèvera bientôt la statue de Moustapha Kamel Pacha. Elle est, dit-on, l'œuvre d'un Français et prête depuis de nombreuses années. Elle surmontera un socle de plus de sept mètres de hauteur et rappellera aux Egyptiens le souvenir du jeune tribun qui, l'un des premiers après que les Anglais eurent occupé l'Egypte, lutta avec énergie pour restituer l'indépendance à son pays.

Certains de ses discours prononcés en arabe au Caire et à Alexandrie ont été traduits en français et joints à ceux qu'il fit en français à Toulouse et à Paris, dans le salon même de Juliette Adam qui lui donna dès le premier jour son affection et son soutien. Ils constituent

la riche substance d'un volume que la librairie Perrin publia en 1906 sous le titre *Egyptiens et Anglais*. Juliette Adam écrivit une préface dans laquelle elle donnait ouvertement aux projets patriotiques du jeune tribun une émouvante et chaude adhésion.

Mais, pour les Français, auxquels il arrive parfois de méconnaître les détours de la politique étrangère, Moustapha Kamel Pacha demeurera surtout l'ami égyptien de Pierre Loti. Ils se connurent par l'intermédiaire de Juliette Adam. Moustapha Kamel savait le respect et l'attachement que Loti témoignait à l'Islam ; aussi désira-t-il connaître très vite l'auteur déjà célèbre des *Désenchantés*. Ils devinrent amis fort rapidement. Ils échangèrent des lettres dont aucune, pensons-nous, n'a encore été publiée. C'est seulement grâce à certaines lettres de Moustapha Kamel à Juliette Adam qui furent publiées il y a quelque temps en Egypte que nous pouvons suivre un peu l'évolution de leur amitié. Le jeune patriote égyptien venait rarement en France, pour y rechercher des appuis solides capables de l'aider dans sa grande tâche, sans qu'il rendit visite à Loti, soit à Rochefort, soit à Hendaye, quand il ne pouvait le rencontrer à Paris. Ils se virent une fois à Stamboul, alors que Moustapha Kamel regagnait son pays. Puis, comme il advient parfois entre amis qui croient pouvoir échanger toutes leurs pensées sans dommage et exposer l'un à l'autre d'intimes convictions, un jour ils se heurtèrent. Ce fut à propos du Japon. Loti était susceptible, et, sur certains pays, il s'était fait une opinion arrêtée.

Il était, a-t-il dit souvent lui-même, un homme du passé. La disparition de ce qui faisait le charme de la vie d'autrefois, le remplissait d'un effroi obsédant et maladif, comme s'il se sentait entraîné plus avant dans la grande nuit qu'il redoutait. Il s'indignait de voir de nouvelles mœurs empiéter sur les vieilles civilisations, et répandre sur la terre cet ennui qui naîtra « un jour de l'uniformité ». Au Japon, où il avait vu s'accomplir cette redoutable métamorphose, Madame Chrysanthème lui apparut donc comme un petit être insensible et ridicule, et il accabla ses frères épaulés de tout le poids des « péchés » de son pays. Il en voulait aux Japonais de rompre avec leurs traditions pour s'abandonner aux « erreurs » de la civilisation occidentale. Il tenait pour exemple néfaste un pays que, précisément, Moustapha Kamel considérait alors comme un modèle pour le sien : modèle d'énergie et d'orgueil national, qui, sans toucher au fonds particulier de la race, aspirait à devenir l'égal, sinon le rival, des nations européennes. Aussi, les regards tournés vers l'Extrême-Orient, le jeune patriote égyptien désirait-il que son pays s'éveillât comme le Japon à la vie moderne. Il voulait, dit Juliette Adam, « greffer sur les traditions anciennes, sur la vieille science arabe qui a dominé le monde durant des siècles, la science moderne, sauvegardant ainsi la fierté de sa race qui n'accepte

à cette heure qu'un rendu de ce qu'elle a prêté à l'Europe en d'autres temps».

De là naquit donc le désaccord entre les deux amis. Loti souffrait de voir ses ennemis les Anglais occuper un pays de l'Islam qu'il aimait; il engageait de toute son âme Moustapha Kamel à poursuivre son action salvatrice, mais il se refusait obstinément à reconnaître que l'Egypte dût adopter à son tour, à l'exemple du Japon, les « excentricités » d'une civilisation nouvelle qu'il réprouvait. Sans doute croyait-il, malgré tout ce que put lui dire Moustapha Kamel, que le fond de la vieille civilisation ne résisterait pas dès qu'en auraient disparu les marques extérieures. Quoiqu'il en fût, Moustapha Kamel fut très affecté du « froid » que Loti manifesta quelque temps à son égard. Ce « froid », par bonheur, passa comme un nuage. Lorsque l'auteur de *Pêcheur d'Islande* accomplit en Egypte son voyage de 1906, il fut accueilli par Moustapha Kamel et celui-ci l'accompagna jusqu'à Louksor. De ce séjour sur les bords du Nil, nous est resté ce livre d'ironie et de colère où Loti, penché sur un passé grandiose, exhale ses regrets et ses rancunes. Il dédia *la Mort de Philæ* à son « noble et cher ami Moustapha Pacha » qui devait mourir peu de temps après, en 1908.

Quand on inaugurera au Caire la statue de Moustapha Kamel Pacha, le destin permettra peut-être qu'au même moment, en France, soit évoqué le souvenir de Pierre Loti au pied du monument que la ville de Rochefort se prépare à lui élever. Ainsi semblerait publiquement consacrée la vive amitié qui unit naguère un ardent patriote égyptien à un grand écrivain français.

FRANÇOIS TALVA.



« LES AMOURS DE SAMI »

par Mahmoud Teymour

(Edition des Ecrivains Contemporains)

Il faut féliciter Mahmoud Teymour, l'auteur des Amours de Sami, de l'effort très louable qu'il a fait pour mener à bonne fin son essai amoureux.

Le style est clair et simple, les mots choisis sans recherche ni prétention.

Les Amours de Sami, roman égyptien, est l'histoire d'un jeune homme de grande famille, naturellement désœuvré et livré aux tribulations d'une nature indisciplinée : en un mot, livré à ses instincts.

De la lenteur au début, une fin brusquée.

L'intrigue sentimentale si tendre, si belle, fait soudainement place à la plus bestiale, la plus criminelle des passions et c'est hélas ! la note dominante de l'œuvre.

Quelques figures touchantes mais floues.

Sarhan le petit âne, compagnon de jeux de la Fathia est attachant.

Fathia, la tendre, la timide Fathia, héroïque et silencieuse petite amante, tellement malmenée par la vie et les principes intransigeants de Hamada le frère aîné consanguin de Sami, mérite un peu plus d'attention.

Dada Massarate, que ne conte-t-elle la nuit à la tremblante lueur d'une bougie, ses inombrables, ses merveilleuses histoires qui endorment les tous petits au lieu de souffler à l'oreille chaste de l'adolescent ses pernicieux conseils ?

Nawadda Hanem serait plus intéressante en étant moins soumise et moins léthargique dans sa douleur muette et résignée d'épouse délaissée...

Tahani la seconde femme de Hamada apparaît sous un jour pervers et trop charnel... Ses amours incestueuses avec son jeune beau-frère sont quelque peu théâtrales.

Et l'ennuque au joli nom de parfum ou de pierre précieuse, personnage important de l'époque, gardien et maître absolu du harem après le Maître, ne fait que passer comme une ombre.

L'intrigue se déroule à une époque relativement récente, vieille de trente ans à peine, où l'envahissante civilisation européenne n'avait pas encore laissé son empreinte ; mais Sami est trop occupé de sa sensualité naissante et désordonnée pour écouter dans un recueillement divin le chant du muezzin monter vers le ciel, à l'ombre du minaret rappelant aux fidèles l'heure de la prière.

Il entend à peine le piaffement des chevaux, le halètement puissant coupé du cri strident des saïs porteurs de torches, si belliqueux dans leurs immenses chérouals blancs, leur chéchia rouge à l'énorme gland noir, symbolisant le faste incontestable de l'époque.

Il voit à peine les humbles porteurs d'eau dans leur modeste mais vitale fonction.

Il n'est point troublé par l'odeur grisante du jasmin qui embaume les bosquets touffus du jardin paternel.

Le grand bassin de marbre qui reçoit les gouttelettes transparentes et cristallines que lance fièrement le jet d'eau le laisse sourd.

Et c'est en vain que l'on cherche dans l'immense et patriarcale demeure quelques moucharabiehs pour abriter derrière la douce lumière qui traverse leurs dentelles ajourées, les amours chastes ou impures, les rages impuissantes, la tristesse...

Mais Sami se soumet, impuissant il est vrai, à l'implacable volonté de son frère et il continue sa vie honteuse et veule, croyant par une adoption tardive avoir réparé l'erreur de sa jeunesse.

Cette période très belle n'a remué aucune fibre dans

l'âme du jeune homme. Elle avait pourtant sa grâce voilée et prenante, son austérité rigide et pure, sa mystérieuse et douce nostalgie !

Les contes qui suivent les amours de Sami sont assez bons. Les personnages ont tous une sensualité violente qui les pousse au crime. Ils sont quelque peu baudelairiens et sentent trop à la « Franka ». La violence de leurs passions et leur perpétuel tourment les placent invraisemblablement au dessus de leur condition.

Pourquoi l'auteur leur prête-t-il une âme complexe de civilisés... Pourquoi leur prête-t-il son âme ?

MOHAMMED ZULFICAR.



EGYPTE, TERRE DU NIL

par Fernand Leprette

(Edition Plon)

C'est une joie de présenter une belle œuvre, de convier le public à lire un beau livre, où l'humour pétille, mais où l'émotion est à peine contenue, une œuvre d'art qui se double d'une bonne action.

Je parcours avec une ponctuelle régularité les livres consacrés à l'Egypte. Leprette plaint le palmier d'être « outrageusement photogénique ». Nous reprendrons l'image à notre compte pour dire que l'Egypte est scandaleusement littéraire. Tous ceux qui savent lire et écrire se croient capables de noircir des feuillets et, dans une valse effrénée, font tourbillonner la population et les paysages, les chameaux et les temples antiques.

Parmi ces livres, il en est de franchement mauvais, écrits à la hâte, comme entre deux bateaux, démarquages éhontés des manuels archéologiques ou du Guide Baedeker. Il en est de stupides, signés d'un quelconque Monsieur Cardinal, ayant débarqué à Alexandrie avec cette solide et fière pensée que tout est surfait. Il en est de sacrilèges, à la Bertrand, qui ergotent, avec une incompréhension magnifique, sur les coutumes locales, ou froissent de plein gré d'ardentes et vigilantes convictions religieuses.

Ces ouvrages pullulent. Ceux qui ne sont pas sans mérite ne font entrevoir que certains aspects de l'Egypte, selon les tendances ou les goûts de l'écrivain. Nous leur devons des pages éloquentes, caustiques ou lyriques, suivant les cas.

Le volume de Fernand Leprette s'impose à notre attention par une série de qualités que nous voulons faire

valoir. Ce livre doit être lu, disons mieux, doit être ouvert: ensuite, nous sommes tranquille, tout le monde agira comme j'ai dû le faire, et le livre ne sera abandonné qu'après épuisement. Le lecteur européen se plaira à revoir de plus près les passages les plus aimés, les pages qu'il préfère, « considèrera avec tendresse ce qui est et sera toujours différent de lui et découvrira que l'Egypte est dans son cœur ». »

Ce que nous désirons exprimer dès maintenant, c'est que l'ouvrage est complet: c'est un tableau parfait de toute l'Egypte. C'est entendu. Leprette s'est abstenu de décrire les monuments antiques: il est beaucoup trop fin pour s'être précipité dans cet écueil dangereux du résumé historique, même présenté sous forme de « notions élémentaires ». Il a dû choisir, nous dit-il, et il a senti qu'il « étoufferait dans les sarcophages ». Mais non, Leprette n'a pas choisi d'une façon aussi tranchante et « son âme qui cherche à s'émouvoir » a trouvé les mots qui convenaient pour évoquer un passé bien défunt. Donc, il n'a pas refait l'histoire didactique de l'Egypte: les Pharaons et leurs monuments, il les voit en poète et en artiste. L'antiquité arrive toute à son appel pour donner un piment suggestif à ses comparaisons. Dans Alexandrie qui s'est affaissée, la colonne Pompée « se dresse encore comme le bras d'un dieu qui demande secours ».

Cette citation montre la sensibilité fine d'un écrivain maître d'une langue sûre, apte à exprimer la symphonie des couleurs, des sons et des mouvements. Qu'il y ait de subtiles notations de coloris, un amoureux de la lumière d'Egypte n'en est pas surpris. Mais les sonorités ont aussi des droits. Voulez-vous l'approche de l'aurore: « les chiens se sont tus, mais les coqs commencent à s'interroger »: — le plein soleil: « à l'appel du gong, une foule d'oiseaux voletant, froufroutant partout où il y a une branche, une tige, une feuille, emplissent l'espace d'une folle allégresse »; — l'arrivée de l'été au Caire: « seuls restent les portiers de Nubie qui ont cessé de tousser »; — le cosmopolitisme d'Alexandrie devient une « fusillade d'idiomes ». Les mouvements sont rendus avec un sens aigu du pittoresque, parfois avec une nuance de préciosité: « un acacia salue le voyageur au passage en soulevant, tout d'un coup, un dôme d'ailes blanches au dessus de sa frondaison »; — parfois avec une brutalité comique: au milieu d'une tornade, « dans le désert en folie, deux ânonnés entravés n'étaient plus maîtres de leurs oreilles ».

Ainsi, ce « lourdaud du Nord », comme l'auteur aime à se qualifier, est animé d'une exquise sensibilité, et il déborde aussi d'une curiosité avide. Il veut tout connaître, le mauvais comme le bon, et il nous transmet tout avec fidélité, sans prendre jamais cet air renfrogné qui caractérise les êtres « supérieurs ». Il dit tout sans se fâcher, non qu'il soit résigné, mais parce que son optimisme ne saurait subir aucune atteinte.

Retenez ce symbole heureux de l'arrivée à Alexandrie.

cette ville qui refuse de se laisser apercevoir du large. Plus que bien d'autres pays, l'Égypte a sa pudeur et ne fait pas ses confidences au premier venu: elle exige une « charitable sympathie ». Or, le livre de Leprette montre à chaque pas une tendresse profonde. Leprette est observateur et parfois les spectacles qui s'offrent à ses regards, trop perspicaces, provoquent des déceptions intimes, que, par honnêteté, il ne saurait celer. Puis le sentiment affectueux reprend le dessus, et le tableau subit une retouche, amoureusement étudiée, et s'achève en beauté. Il y a là un dessein à imiter, une leçon à méditer avec profit: la description ne veut pas rester désavantageuse et cela, dans le but de rendre justice. L'œuvre est donc descriptive, mais parsemée de jugements d'une haute portée philosophique et sociale, rendus par un homme ayant vécu longtemps au milieu d'une collectivité qu'il a voulu comprendre pour trouver des raisons de l'aimer.

Il y a des pages cruelles, comme celles qui visent les Alexandrins prisonniers des cours du coton: Leprette ne peut leur pardonner d'ignorer l'optimisme. Ces sorties sont rares. Non par incapacité, voyez plutôt comment l'auteur, à l'aide de quelques notations précises et mordantes, sait nous montrer le côté catastrophique d'une journée de pluie. Le style de l'œuvre est donc aussi varié que les sujets et s'harmonise au décor. Saisissante est la peinture de certains coins du port d'Alexandrie: à la lire, on a la respiration coupée, à cause des phrases hachées, irrégulières.

Leprette est à l'aise avec les foules grouillantes. Il est unanimiste et, avec l'Égypte, ses talents pouvaient s'exercer. Que de tableaux: certains quartiers du Caire. Boulak ou Sayyida Zeinab, les tournolements de l'ancienne place d'Ataba el-Khadra, le port d'Alexandrie, la Bourse des valeurs, celle du coton; à la campagne, la culture en commun, les marchés.

« Barrès, qui a parlé de l'Égypte en artiste, nous dit Leprette, se plaint à chaque instant de ne point saisir l'âme du pays. C'est qu'il a peur de la foule ». L'Égyptien aime à vivre en groupe compact: les gens s'agglomèrent dans les rues, à la porte du tribunal, à celle de l'hôpital, ils prennent d'assaut les trains, les trams, les taxis. Un tel besoin de s'agglutiner, Leprette l'a noté, par instinct ou par plaisir, suppose un souverain mépris du confortable. « Confortable, écrit Maurois, il faut noter le mot au passage, parce qu'il y a, en effet, une sorte de poésie du confortable qui est presque inaccessible à des peuples méditerranéens, auxquels les éléments poétiques sont plutôt fournis par les spectacles naturels, mais qui devient de plus en plus intelligible à mesure qu'on remonte vers le Nord ».

Ce dédain du confortable ne saurait rendre un Français bien fier: « confort » est sans doute un mot français, mais il a reçu sa signification en territoire britanni-

que, et la langue française n'a pas encore pu rendre l'anglais *cosy* ni l'allemand *gemütlich*.

Leprette voit donc l'Égypte sous son vrai jour et, s'il nous donne sur le Caire des impressions originales, il nous fournit des vues inédites de la campagne. Les villes de province, avec leur gare, leur école, leur jardin public, leur club; les villages, avec le travail de l'homme et de la femme, les animaux familiers, tout nous est présenté avec les détails essentiels qui concourent à une puissante et vivante synthèse. Les divers groupes sociaux sont dûment étiquetés et nous passons de « l'ennui distingué » de la société d'Ismailia au labeur exténuant du fellah, « à qui la nature a refusé tout sauf, heureusement, la résignation ».

Les portraits individuels ne sont pas plus mal croqués. C'est un homme « court, rond comme un tonnelet; sa robe est noire, noires sont ses chaussettes, et ses babouches et son turban, et sa barbe, et ses yeux, et sa canne, et son chapelet. Il n'y a que son visage et ce que l'on voit de ses mollets pour faire sur lui quelques taches pâles ».

Ainsi, la population passe toute entière sous nos yeux, cultivateurs et citadins, dans leur décor habituel, la campagne, la ville de province, la capitale et le port méditerranéen. Peuple et pays sont protégés par deux divinités tutélaires, permanentes et vigilantes, le Nil et le Soleil, le fleuve et la lumière, l'eau et la chaleur. Elles donnent au sol sa richesse, à l'habitant, par leur présence régulière et inévitable, un heureux caractère d'insouciance tranquille. Leprette a écrit un nouvel hymne au Soleil, avec toutes les ressources de sa palette et quelques idées neuves de belle humanité : « Le soleil d'Égypte supprime les saisons tranchées et l'homme y a moins qu'en Occident l'impression d'être éphémère ». L'eau est omniprésente : elle vous éblouit par le Nil, vous emprisonne par son réseau de canaux, vous fait rêver par la grâce des voilures égyptiennes, gémit à vos oreilles par la voix des appareils d'irrigation.

Contre ces génies protecteurs, un démon exige une surveillance attentive : l'homme doit lutter contre les écarts agressifs du sable, contre le désert.

Telle est l'harmonie générale d'une œuvre qui contribuera à « détruire les fantômes de discorde ». Pour que son influence s'étende davantage, je veux espérer qu'un de nos amis égyptiens en donnera bientôt une traduction arabe.

Il fallait à ce livre un somptueux décor : M. de Wiltasse a bien voulu mettre à la disposition de Leprette un choix de ses admirables photographies.

GASTON WIET.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

La publicité dans les gares
des Chemins de Fer de
l'Etat, dans ses wagons,
et surtout ses publications
vous assurent la meilleure
propagande

Prière de vous adresser au :

**SERVICE DE PUBLICITÉ
CHEMINS DE FER DE L'ETAT
GARE DU CAIRE**

Compagnie Centrale d'Éclairage

par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{ie}

Le Caire — Alexandrie

*Force Motrice Electrique Tarifs
Réduits pour Industries*

Vente à tempérament et location de
chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres
GAZ et ELECTRICITE

Cokes - calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées du
goudron - Naphtaline

Société Misr **d'assurances générales**

Société Anonyme Egyptienne

Siège Social : 1, Midan Soliman Pacha, Le Caire

Agences dans les principales villes d'Egypte

Toutes les Branches d'Assurance
Vie, Incendie,
Transports, Accidents
etc. etc,

Conditions très avantageuses

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

AUTORISEE PAR DECRET ROYAL DU 30 JANVIER 1929

Capital souscrit . . . L.E. 1.000.000

Capital versé. „ 500.000

Réserves au 30 Juin 1937 : L.E. 33578

*La Banque Belge et internationale en
Egypte délivre des livrets de Caisse
d'Epargne nominatifs ou au porteur*

S'adresser au CAIRE

45, Rue Kasr-El-Nil

à ALEXANDRIE

10, Rue de Stamboul



Départs d'Alexandrie pour Beyrouth (*)

CHAMPOLLION . . .	20 Mars
CHAMPOLLION . . .	3 Avril
MARIETTE PACHA . .	10 Avril
MARIETTE PACHA . .	24 Avril
MARIETTE PACHA . .	8 Mai
CHAMPOLLION . . .	15 Mai
MARIETTE PACHA . .	22 Mai
CHAMPOLLION . . .	29 Mai
MARIETTE PACHA . .	5 Juin
CHAMPOLLION . . .	12 Juin
MARIETTE PACHA . .	19 Juin
CHAMPOLLION . . .	26 Juin
CHAMPOLLION . . .	10 Juillet
CHAMPOLLION . . .	24 Juillet
MARIETTE PACHA . .	31 Juillet
MARIETTE PACHA . .	14 Août
MARIETTE PACHA . .	28 Août

Départs d'Alexandrie pour Marseille (à midi)

CHAMPOLLION . . .	24 Mars
CHAMPOLLION . . .	7 Avril
MARIETTE PACHA . .	14 Avril
MARIETTE PACHA . .	28 Avril
MARIETTE PACHA . .	12 Mai
CHAMPOLLION . . .	19 Mai
MARIETTE PACHA . .	26 Mai
CHAMPOLLION . . .	2 Juin
MARIETTE PACHA . .	9 Juin
CHAMPOLLION . . .	16 Juin
MARIETTE PACHA . .	23 Juin
CHAMPOLLION . . .	30 Juin
CHAMPOLLION . . .	14 Juillet
CHAMPOLLION . . .	28 Juillet
MARIETTE PACHA . .	4 Août
MARIETTE PACHA . .	18 Août
MARIETTE PACHA . .	1 Sept.

*Le «CHAMPOLLION» partira à 17 heures pour Tel-Aviv et Beyrouth.
Le «MARIETTE PACHA» partira à 20 heures pour Caïffa et Beyrouth.

Pour tous renseignements s'adresser aux Bureaux de la Compagnie à :

ALEXANDRIE : 4, Rue Fouad Ier — PASSAGES : Tél. 21257 —
Marchandises : Tél. 28347.
LE CAIRE : Mr. R. S. TEISSERE, Shepheard's Hotel Building —
Tél. 59507.
PORT-SAID : 8 et 9, Quai Sultan Hussein. — Tél. 2009.
SUEZ : Imm. Medjidie. — Tél. 8.



SERVICES RAPIDES ET REGULIERS
ENTRE
ALEXANDRIE ET L'EUROPE

DEPARTS D'ALEXANDRIE
TOUS LES MERCREDIS A MIDI POUR
MALTE - GENES - MARSEILLE

Autres services réguliers pour
CHYPRE - LA PALESTINE - SYRIE - MER ROUGE

Pour tous renseignements, s'adresser à :

ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghoul et 7 rue Adib, Téléphone 21423.

LE CAIRE : 61, rue Ibrahim Pacha, Téléphone 46322 (2 lignes).

SUEZ : rue El Bosta El Khedivich, Téléphone 59.

PORT-SAÏD : The English Coaling Company Ltd., Téléphone 333.
ainsi qu'à tous les bureaux de THOS. COOK & SON, AMERICAN
EXPRESS Co. Inc., et aux principales Agences de Voyage.